

## Nouveautés

---

Number 156, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61399ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2010). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (156), 4–24.



## ANTHOLOGIE

BRUNO ROY  
*Les cent plus belles  
 chansons du Québec*  
 Fides, Montréal  
 2009, 232 pages

Deux ans après la parution des *Cent plus beaux poèmes québécois*, Fides publie la superbe anthologie *Les cent plus belles chansons du Québec*. C'est à Bruno Roy, poète, romancier et essayiste depuis longtemps passionné de la chanson, que Pierre Graveline a confié la difficile tâche de choisir les textes qui constituent cet ouvrage, bellement illustré par des œuvres de Diane Dufresne. Cette dernière en a même généreusement créé certaines spécialement pour l'occasion. Dans son introduction, Roy affirme que la chanson est une forme d'expression qui traduit « la sincérité de l'émotion », mais qui est aussi, dans le cas de la chanson québécoise, « un moyen d'affirmation d'une communauté linguistique [qui] demeure [intéressant] dans son rapport global au phénomène culturel ». C'est donc ce souci de sincérité et ce désir de témoigner de ce qu'est la société québécoise qui ont poussé Roy à choisir des

chansons qui parlent d'elles-mêmes (même s'il concède que c'est avec la musique qu'elles trouvent leur plénitude). Ainsi, grâce à ses recherches, Roy n'a pu que constater la qualité du corpus de la chanson québécoise et c'est pourquoi il a dû, pour en assurer une juste représentativité, s'imposer quelques contraintes. Une de celles-ci étant de limiter à trois le nombre de chansons par auteur (comme dans le cas de Félix Leclerc et de Gilles Vigneault), il a pu inclure un plus grand éventail d'artistes. La démarche lui a donc permis d'insérer des textes moins connus tels que « La mer houle sa houle » de Gilles Bélanger (qui a mis en musique certains textes de Gaston Miron chantés par Chloé Ste-Marie) et des chansons de la relève (Les Cowboys Fringants, Pierre Lapointe, Loco Locass, Catherine Major, Yann Perreau, Ariane Moffatt, Corneille, etc.). Voulant témoigner de l'évolution dans le temps de la chanson québécoise, Roy propose donc un parcours chronologique. Il puise d'abord dans la chanson folklorique, « symbole de résistance collective » (« À la claire fontaine », « Le mariage anglais », etc.), en passant par « Un Canadien errant », la période des boîtes à chanson, la chanson engagée (étroitement liée à l'identité nationale) des années 1960 et 1970 et la période plus récente, portée par les auteurs de la relève.

Roy l'avoue d'emblée : « Puiser librement dans un répertoire infini de chansons ne peut être qu'un acte purement subjectif

[voire] périlleux ». Mais il assume totalement les choix qu'il a faits. Ainsi, si certains peuvent paraître discutables de prime abord (l'exemple de « Quand on est en amour », chanson popularisée par Patrick Norman me vient à l'esprit), Bruno Roy a le mérite, grâce à des chansons moins connues, de susciter la curiosité. Dans la plupart des cas, on ne pourra s'empêcher de fredonner l'air des chansons à leur lecture. Avec *Les cent plus belles chansons du Québec*, Roy réussit à partager l'affection qu'il a pour la chanson québécoise et le plaisir manifeste qu'il a eu à concocter ce splendide ouvrage. Voilà qui aura constitué le dernier succès de Roy, qui est décédé inopinément en début d'année.

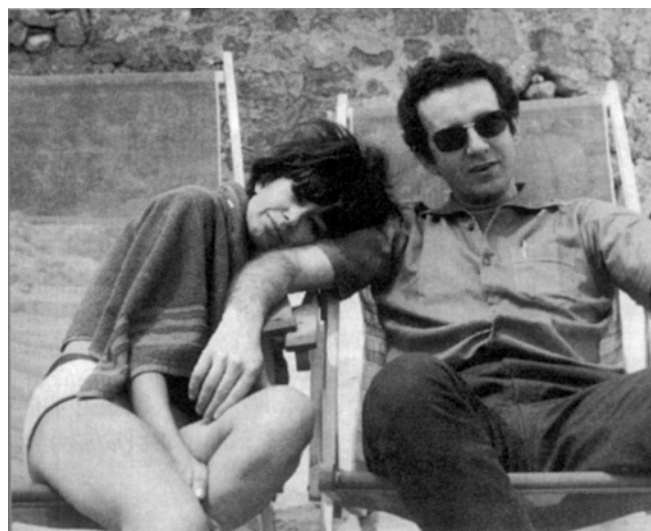
GENEVÈVE OUELLET

## CORRESPONDANCE

PAULINE JULIEN  
 et GÉRALD GODIN  
*La renarde et le mal  
 peigné : fragments  
 de correspondance  
 amoureuse 1962-1993*  
 Leméac, Montréal  
 2009, 178 pages

À travers ces fragments de correspondance amoureuse, que nous propose Pascale Galipeau, la fille de Pauline Julien, est dévoilé bien plus que la grande histoire d'amour que vécurent deux figures québécoises mythiques, Pauline Julien et Gérald Godin. Un peu plus de cent lettres tout écrites entre 1962 et 1993, permettent au lecteur de pénétrer pudiquement dans l'univers tourmenté du couple, en devenant aussi témoin privilégié de tout un contexte sociopolitique et culturel en bouleversement.

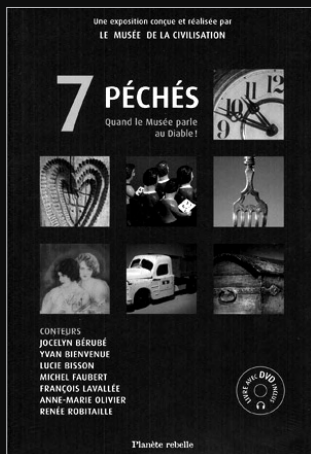
Il n'en demeure pas moins que la grande découverte de ce recueil, c'est la plume personnelle d'une Pauline Julien abandonnée à celui qu'elle aime et déterminée à ne point laisser rien ni quiconque – pas même une carrière montante au Québec et en Europe – l'en éloigner. En décembre 1962, avec plus d'un océan qui les sépare, elle écrit : « À travers le brouillard des jours qui s'épaissit entre nous, j'appelle vers vous. Est-ce vraiment



vers vous, ou est-ce de par moi ce gémissement ? Comment le saurai-je puisque peu à peu dans la nuit, votre contour se perd [...]. Cet amour, ou comment qualifier cet état jamais encore connu en moi – qui grandit, s'alimente de vous, longtemps après votre dernier départ » (p. 67-68).

Il s'agit de la redécouverte d'une parole intime méconnue, celle de deux fulgurantes personnalités qui ont milité autant dans les sphères culturelle que politique. Les lettres choisies témoignent de trente années ponctuées d'une « passion complexe » (quatrième de couverture), souvent vécue en solitaire, dans une maison trop grande ou une chambre d'hôtel ; elles font la preuve que, finalement, Julien et Godin auront aussi milité au quotidien pour rendre possible une relation que tant d'obstacles – à commencer par des carrières respectives très prenantes – tentaient de rompre. Pour seule réponse à la distance, une correspondance soutenue que Pascale Galipeau, aidée d'André Gervais et de Louise Desjardins, ordonne soigneusement, et qui permet de comprendre la ténacité des protagonistes de même que la profondeur et la véracité de leur passion même – ou surtout, devrait-on dire – après trente années partagées.

MARIE-ANDRÉ BERGERON



## CONTES

COLLECTIF  
**7 péchés. Quand le Musée parle au Diable !**  
 Planète Rebelle, Montréal  
 2009, 82[5] pages

Expérience pour le moins heureuse que cette association entre le Musée de la civilisation de Québec, d'une part, et sept conteurs québécois, d'autre part, dont certains parmi les plus connus, tels Michel Faubert et Jocelyn Bérubé, pour accompagner l'exposition « 7 péchés. Quand le Musée parle au Diable! ». Une telle exposition et le recueil de contes qui l'accompagne témoignent à coup sûr de l'évolution des mentalités qu'a connue le Québec ces cinquante dernières années, une évolution si rapide qu'un récent sondage réalisé récemment par Léger Marketing a révélé que 40 % des Québécois et Québécoises étaient incapables de nommer un seul péché capital que les générations des années cinquante pouvaient pourtant réciter par cœur et dans l'ordre du *Petit Catéchisme*.

Pour réaliser cette exposition, non seulement a-t-on demandé aux sept conteurs de choisir les artefacts, parmi ceux que conservent le Musée, mais aussi de rédiger chacun un conte que Planète rebelle a réuni dans un bijou de recueil, illustré d'une centaine de photographies

couleurs, reproduisant autant d'objets que l'on peut admirer en visitant l'exposition. Les lecteurs et lectrices se délecteront des sept histoires qu'ont inventées pour la circonstance les conteurs invités. Ils rencontreront Ti-Louis l'avare, le héros d'Anne-Marie Olivier, qui réussit à déposséder son patron, le cupide M. Wells, avec l'aide d'une mouffette dotée d'une intelligence exceptionnelle. Dans « La colère du vieux Stanislas », Lucie Bisson nous entraîne dans la maison délabrée de Stanislas Gagnon, mort non pas d'une crise cardiaque, comme c'est la coutume, mais d'une crise de colère, après avoir été excommunié par le curé de la paroisse parce qu'il l'a maudit. Quand on a retrouvé son corps crispé, on a aussi découvert dans un coffre à ses côtés le cœur de sa femme et de son fils. On croise encore Janvier, un misogyne qui a terminé une mineure en théologie parce que la robe ou la soutane l'attirait. Un jour, il dérobo dans un musée un miroir dans lequel se mire une femme qu'il aimerait être, ainsi que le lui suggère l'Envie, au point de s'envier lui-même. Depuis, il attend que quelqu'un se mire dans son miroir. Renée Robitaille s'inspire, elle, d'un conte populaire russe dans « La louche de Baba Ghannouf », en mettant en scène une ogresse qui s'en prend aux petits enfants, mais qui, finalement, se transforme en spécialiste des desserts : ses babas au rhum font les délices des gourmands. Dans « Thérèse »,

Michel Faubert présente une secrétaire du gouvernement duplessiste, qui a caché, jusqu'à sa disparition, la vie de luxe qu'elle menait dans les rues malfamées du Vieux-Québec. Quant à Jocelyn Bérubé, dans « Le masque d'orgueil », le meilleur conte du recueil, il évoque un Noël de son enfance : celui où son père a été le premier du village à se porter acquéreur de jeux de lumières pour le sapin, ce dont il est si fier, qu'il en vient à pêcher par orgueil, et ce même Noël où, tout jeune, le narrateur a reçu en cadeau un énorme camion qui produit chez lui le même effet : « J'étais content, j'étais moderne ! J'allais pouvoir maintenant narguer mon père encore obligé de charroyer ses billots en traîneaux, tandis que moi, je pouvais le faire par camion » (p. 69). Enfin, François Lavallée, dans « Le roi des paresseux », présente un roi d'un vaste royaume qui parvient par la ruse à posséder tout ce qu'il veut, sans remuer le petit doigt, car il est si paresseux...

Préfacé par l'anthropologue Serge Bouchard, ce recueil est certes d'un grand intérêt car il témoigne de ce que nous étions et de ce que nous sommes devenus en tant Québécois. Je l'ai lu comme un véritable document sociologique. J'oubliais : l'exposition, inaugurée le 14 octobre, se poursuivra jusqu'au 2 janvier 2011.

AURÉLIEN BOIVIN



## NOUVEAUTÉS

### ESSAI

JOSÉE BLANCHETTE

#### *Je ne suis plus une oie blanche*

Flammarion Québec, Montréal

2009, 222 pages

Josée Blanchette est chroniqueuse attirée au *Devoir* depuis des lustres et au magazine *Châtelaine* depuis une poignée d'années. Sa carrière se construit au cœur des gens et de ce qui fait leur quotidien : actualité, consommation, tendances sociales, art de vivre, plaisirs divers.

Depuis 2005, la revue *Châtelaine* abrite son blogue, dans lequel elle verse un peu de tout : tranches de vie savoureuses, réflexions sur l'existence, pensées poétiques, humoristiques, philosophiques... *Je ne suis plus une oie blanche* est un bouquet formé de ces fleurs semées au gré des jours, que l'on hume avec plaisir, ravi tantôt par la gaieté du ton, tantôt par sa gravité et, toujours, par la qualité exquise du style, car Blanchette sait écrire, qualité somme toute assez rare chez les journalistes et encore plus rare, oserai-je dire, chez les blogueurs.

C'est avec humour et affection que Blanchette parle de ses découvertes et de ses rencontres avec Bibi, son acolyte inconditionnelle, et l'inénarrable Jacques Languirand, son père spirituel. Elle ouvre aussi sur tout un pan de son intimité, lorsqu'elle évoque le décès de son grand-père Alban, le suicide de son père ou les mille questionnements auxquels la confronte son fils de trois ans. Elle parle aussi, de façon franchement communicative, de ses diverses passions, dont la danse (le tango), l'amour et la bouffe.

Ce florilège de billets est à savourer, comme le dit l'auteure elle-même en introduction, « comme des tapas ». Et force est d'admettre que ces billets sont remplis de saveur et savent rassasier l'esprit.

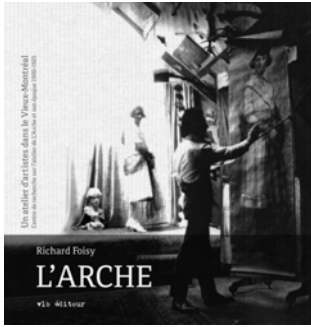
Il faut la suivre et la voir discourir avec force et drôlerie sur l'amour, sur la relation mère-fils, sur la relation père-fille, sur la monoparentalité, sur la Gaspésie et ses belles immensités, sur ces femmes qui se la jouent (trop) compliquée, sur les Anglais westmontois, sur l'effondrement des tours du World Trade Center, sur l'écologie, sur le multiculturalisme, sur les hôpitaux québécois...

Josée Blanchette met tant d'elle-même et tant de chaleur dans ses billets qu'en la lisant vous aurez l'impression de converser avec elle. Ses réflexions quotidiennes offrent une pause nécessaire, une halte salvatrice dans le cours des jours puisque, comme le dit l'auteure en introduction, « [l]e temps passe, on en oublie la douleur, on en oublie la douceur » (p. 9).

On lira donc *Je ne suis plus une oie blanche* pour la légèreté du ton, pour la chaleur et la jolie irrévérence du propos, mais aussi pour l'acuité de la réflexion, qui nous saisit dans le détour.

CHANTALE GINGRAS





## HISTOIRE

RICHARD FOISY  
*L'Arche. Un atelier  
 d'artistes dans le  
 Vieux-Montréal*  
 VLB éditeur, Montréal  
 2009, 205 pages

Quiconque s'intéresse à l'histoire culturelle du Québec tombera sous le charme de *L'Arche* de Richard Foisy. Cette publication présente une iconographie abondante autant que pertinente et la mise en page dynamique invite à plusieurs niveaux de lecture. On pourra donc étirer le plaisir avec ce livre qui nous fait découvrir un atelier d'artistes fondé par Émile Vézina en 1904, situé dans le grenier d'un édifice de la rue Notre-Dame à Montréal. Outre les amis du peintre Vézina, l'atelier a accueilli, successivement, le groupe littéraire de la Tribu des Casoars et les peintres de la Montée Saint-Michel.

Des peintres, des poètes, des romanciers, des journalistes, des musiciens et des comédiens se sont réunis au fil des ans à cet endroit pour préserver et promouvoir la culture intellectuelle au Québec. « Bref, toute une

jeunesse montréalaise, dont les ébats annonçaient la modernité » (quatrième de couverture).

Après les premiers peintres, la Tribu des Casoars s'installe dans l'atelier à partir de 1913. Ce groupe littéraire, fondé par quatre étudiants épris de poésie (Philippe La Ferrière, Victor Barbeau, Ubald Paquin et Roger Maillat), avait choisi d'être représenté par un oiseau singulier – semblable à une autruche –, qui ne vole pas mais qui court vite. Cet oiseau rebelle allait inspirer des jeunes écrivains et musiciens « qui n'étaient pas coulés dans le moule ordinaire ». Foisy cite Barbeau : « Qu'y cherchions-nous ? Bien présomptueusement, le choc du jamais-vu, du jamais-entendu. Autrement dit, des œuvres à contre-courant, les seules, croyions-nous, propices à notre affranchissement. Et c'est ainsi que nous nous situions sans hargne et sans tapage en marge de nos aînés » (p. 185).

Quant aux peintres de la Montée Saint-Michel, au nombre de huit, ils seront les derniers à occuper l'Arche (1922-1928). Leur production aux accents impressionnistes fera enfin l'objet d'une rétrospective en 1941. Mais la montée des Pellan, Borduas et des automatistes est déjà amorcée. Le succès de l'exposition est mitigé.

L'auteur Richard Foisy est directeur du centre de recherche sur l'atelier de l'Arche depuis 1988. En tant que chercheur indépendant en littérature et en histoire de l'art, il a fait paraître plusieurs ouvrages et il est aussi musicien et poète. Il prépare d'autres publications sur l'Arche et son époque.

L'absence d'un index est le seul reproche que je formulerai sur cet ouvrage qui présente des dizaines et des dizaines d'artistes, dont Marc-Aurèle Fortin, Émile Vézina, Victor Barbeau, Edwin Holgate, Léo Pol Morin... Cette lacune compliquera un peu les recherches des utilisateurs, mais nous sommes ici en présence d'un très beau livre qui nous fait revivre une belle époque et qui rejoint notre imaginaire. Je n'en pense que du bien.

ROBERT CHARBONNEAU



## NOUVELLE

JEAN-MARC BEAUSOLEIL  
*Le souffle du dragon*  
 Triptyque, Montréal  
 2009, 145 pages

Jean-Marc Beausoleil a déjà publié deux romans : *La conversation française* (2001) et *Pourquoi je ne me suis pas suicidé comme mon ami Louis* (2006). Écrivain à l'aube de la quarantaine, journaliste et professeur de français, il concilie des carrières qui, visiblement, se nourrissent de leur correspondance. Encore que, pour être juste, c'est à la lecture de son dernier livre que l'on prend plaisir à croire à cette réciprocité.

*Le souffle du dragon* réunit treize nouvelles narrées par une sorte d'*alter ego* de l'auteur ; tel qu'on l'imagine, du moins : jeune homme malicieux et insouciant portant tantôt la casquette du journaliste ou du professeur, tantôt celle

de l'ami ou du globe-trotter. « Je ne sais pas pourquoi, j'attire toujours les confidences » (p. 94), nous dit-il. Cet auditeur attentif et indolent à la fois nous propose des rencontres surprenantes avec des personnages perdus à qui il faudrait sans doute administrer une petite dose de maturité, une mesure de pragmatisme ou un zeste de discernement. Oui, mais... il n'y aurait plus d'histoires. Et ce serait bien dommage, dans la mesure où elles sont bonnes, les histoires de Beausoleil.

Prenez celle de « Psycho Dom », ce petit trafiquant de drogues qui raconte l'attaque brutale dont il fut victime en Amérique latine... D'accord, la fin est plutôt caustique. Vous préférerez alors les histoires de « Chouquette » ou de « L'homme autonome » qui, tout en naviguant dans les mêmes eaux, touchent la rive avec plus de douceur. Ou encore « Le Carnaval de jazz » et « Lougaflou », des récits bien campés imaginés autour de l'anxiété vécue par deux musiciens. Sur un ton qui n'entame jamais leur piquant, ces nouvelles se terminent sur une petite pirouette réjouissante. Comme « Le tournoi » et « Arabesques ». En revanche, le dénouement de « L'art et la politique » procède plutôt de la mine antipersonnel...

Quoi qu'il en soit, le regard de Beausoleil n'est jamais dénué d'affection pour autrui. Tout écoute, il colle à ses contemporains pour en brosser des portraits corrosifs et sans complaisance, mais sans jamais s'exclure du groupe. Et c'est bien ce qui nous le rend sympathique.

GINETTE BERNATCHEZ

LOUISE COTNOIR  
*Le cahier des villes*  
 L'instant même, Québec  
 2009, 109 pages

Tous les livres de Louise Cotnoir sont exemplaires : écriture précise, concision, évocation des lieux et des circonstances d'une économie que l'on rencontre



## NOUVEAUTÉS

rarement sur la scène littéraire actuelle. La première de ces douze nouvelles, réparties sur un an, de juin à mai, peut servir de paradigme pour la « manière Cotnoir » : un homme est fasciné par les cimetières. C'est un collectionneur de monuments funèbres et d'inscriptions, à la recherche de la *poétique entourant la Mort*. D'où lui vient cette passion ? Enfant, il a assisté à l'enterrement de sa grand-mère ; plus tard, il assiste au vieillissement de sa mère et constate le sien. Il voit les cités des morts à Paris, Berlin, Prague, Varsovie ou Gênes avec son cimetière marin : « La vie lui apparaît comme une punition tant la splendeur de la mort se déploie ici de façon grandiose » (p. 20).

Ailleurs, un jeune violoniste slave fait une rencontre étonnante en la personne de sa femme de ménage, madame Pinto. À Tolède, une femme tombe sous le charme de la ville du Greco, tandis qu'à Limoges, une femme suit un inconnu. Et puis, il y a ce carnet de voyage entre Vienne et Berlin où la narratrice note, de manière spontanée et ingénue, ce que signifie pour elle l'identité d'une ville : marcher sur les traces d'une grand-mère juive, tenter de retrouver ses origines parmi les multiples mémoriaux érigés à la mémoire d'un peuple assassiné. Mais il arrive qu'une ville « refuse de se donner » (p. 67). Pourtant, la narratrice, photographe, réussira à capter l'essentiel de la légende qu'est Vienne dans des clichés

de vieux amants. Tout y est : le moment où la fleur, au sommet de sa beauté, est vouée à la mort, traduisant ainsi l'atmosphère de ce haut lieu de la décadence européenne, un clin d'œil à d'immenses écrivains qui ont décrit l'effritement d'un monde révolu : Schnitzler, Hofmannsthal, Musil, Broch. « C'est le souvenir de l'enfance qui fait la vraie douleur » (p. 63) mais aussi sa féerie (p. 85) : voilà le leitmotiv de ce recueil.

On le voit : tout comme les pensées, les phrases de Cotnoir évoquent plutôt qu'elles ne décrivent. Cette auteure n'aime pas expliquer. Il faut savoir lire entre les lignes et faire soi-même ces bouts de chemins dans les villes qui s'ouvrent ou se ferment devant notre imagination, comme Dachau, au nom aussi infâme que Sachsenhausen, Treblinka, Buchenwald... Le texte sur Dachau est d'ailleurs le seul qui me semble trop ambitieux. Un prisonnier raconte son passé au moment de la libération par les Américains. Je crois impossible de réunir sur quelques pages ne fût-ce qu'une vague impression de ce que furent les camps. Aussi, le récit se fait moins percutant que les autres, surtout parce qu'il est écrit au « je » : l'horreur a été inventée par des bourreaux fous et décrite par des survivants, Semprun, Levi en tête. Il est extrêmement difficile de la faire revivre par quelqu'un qui n'a vu que ce qui en reste. Ce récit d'une survie détonne dans l'ensemble de ce dernier volet de

la *Trilogie des villes*. Cependant, l'essentiel du recueil que voici n'en perd pas pour autant sa force de persuasion.

HANS-JÜRGEN GREIF

DIANE-MONIQUE DAVIAU  
*Là (petites détresses géographiques)*

Québec Amérique, Montréal  
2009, 155 pages

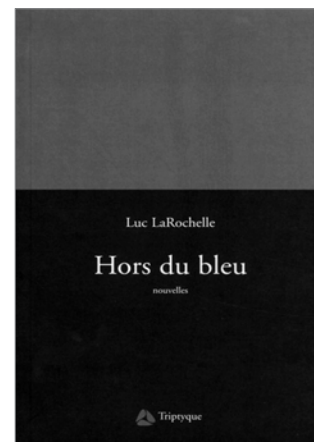
Enseignante, traductrice, chroniqueuse, réviseure et écrivaine... De fil en aiguille, Diane-Monique Daviau a exploré concurremment tous les domaines de la vie culturelle regroupés au cœur du champ immense qu'est l'écriture. Elle publie depuis une trentaine d'années. Son sixième recueil de nouvelles, *Là*, sous-titré *petites détresses géographiques*, réunit treize textes précédés d'un avant-propos qui imprime une orientation thématique à l'ensemble.

Au sens figuré comme au sens propre, les héros de ce livre sont postés au mauvais endroit, voilà pourquoi « ils auraient pu dire : là, c'est le lieu de ma détresse » (p. 10). Des enfants laissés-pour-compte par leurs parents et des adultes déroutés, issus souvent de familles déboussolées, peuplent ces récits douloureux.

La première nouvelle montre une mère éprouvée qui, en dépit de son amour, communiquera son insomnie nerveuse à son fils. Dans ce texte, intitulé tout simplement « Voir », Daviau met au point une approche qui lui permet d'appréhender son sujet dans sa globalité. Dans un premier temps, elle se concentre sur un segment du récit limité par un cadre étroit puis, sur la pointe des pieds, elle recule afin d'embrasser l'entièreté de la situation. « Gestes », qui raconte l'expérience d'une femme soumise à une opération sous épurale, prête d'ailleurs à un malentendu au début, tant nous sommes près de la scène. Il nous faut attendre la fin de l'histoire pour en discerner les contours avec plus de netteté.

À travers le prisme de l'émotion, la nouvelliste sait reconnaître les sites fragiles et mutilés de l'enfance. Agencés sous une forme concise et déliée ses mots mesurent la profondeur des plaies. *Là* est un livre riche. Il propose des textes forts qui témoignent du doigté et du métier de son auteur.

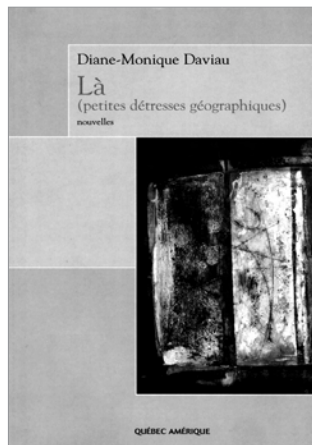
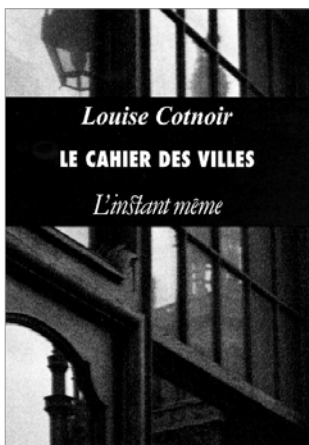
GINETTE BERNATCHEZ



LUC LAROCHELLE  
*Hors du bleu*  
Triptyque, Montréal  
2009, 152 pages

Luc LaRochelle ayant poursuivi une carrière d'avocat durant de nombreuses années, on aurait tort de croire qu'il s'est engagé dans l'écriture en dilettante. Il y a longtemps qu'il consolide des liens particuliers avec le milieu littéraire. Son premier livre, *Ada regardait vers nulle part*, s'est qualifié en 2001 pour le prix Alfred-DesRochers et le prix de l'Académie. Depuis, il s'est efforcé de publier de façon régulière. *Hors du bleu* est son quatrième recueil de nouvelles.

Le titre du livre renvoie à l'expression anglaise *out of the blue*, employée pour évoquer l'événement fortuit ou accidentel qui, comme un météorite tombé au milieu d'un jardin, ébranle. Un jeune homme hanté depuis l'enfance par la disparition de son père part à sa recherche au Guatemala. Une femme, qui souhaite inconsciemment revoir quelqu'un, fréquente le même



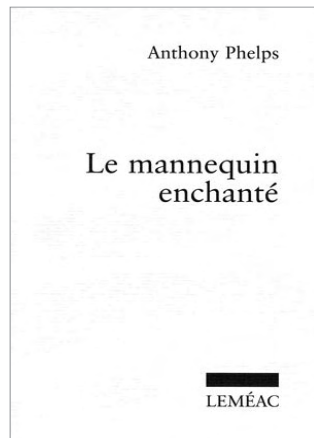
endroit de villégiature depuis dix ans. En méditant sur les problèmes conjugaux d'un ami, un mari heureux en ménage achoppe tout à coup sur la signification du mot « ensemble », alors qu'un autre, moins satisfait au quotidien, s'encombre d'une maîtresse épuisante. Ces personnages se nourrissent souvent de réminiscences, de regrets tardifs ou de souvenirs nostalgiques, « un mélange de tristesse et d'appréhension » (p. 52) teinté d'une acceptation douce-amère. L'épilogue fait ressortir la couleur prédominante de ces nouvelles : « Elle sera déçue [...] mais ce ne sera pas la dernière fois » (p.152).

La Rochelle s'exprime avec justesse et ses textes laissent entendre une petite musique désenchantée très actuelle. Toutefois, la structure de l'ensemble n'est pas apparente. Les aventures surréalistes de l'inspecteur Magnan détonnent, et la section « Les carnets de l'ennui » clôt le recueil en imposant un nouveau rythme précipité. On peut également se demander ce qui justifie l'addition de deux récits en anglais. Le sacrifice de quelques textes aurait sans doute imprimé une certaine direction à un ouvrage qui en regroupe tout de même une trentaine. Néanmoins, le savoir-faire éprouvé de l'auteur se révèle tout au long du livre et, à la pièce, toutes ces nouvelles sont réussies.

GINETTE BERNATCHEZ

ANTHONY PHELPS  
*Le mannequin enchanté*  
Leméac, Montréal  
2009, 120 pages

Dans un hommage rendu à Anthony Phelps en 2001, l'écrivain Émile Ollivier saluait son œuvre en déclarant qu'elle était l'une des plus connues et des plus populaires de la littérature haïtienne. Or, loin d'être achevée, cette œuvre majeure, qui embrasse tous les genres, passionne encore celui qui y travaille depuis près



d'un demi-siècle. Deux ans après la publication de son roman *La contrainte de l'inachevé*, Phelps signe *Le mannequin enchanté*, un recueil de nouvelles remarquable, aux accents mélodieux et surréels.

Phelps est entré dans l'écriture par le truchement de la poésie et cette filiation nourrit le style du prosateur. Usant d'une langue sobre, rythmée, voire élégante, il nous propose des tableaux variés qui rejoignent ses préoccupations profondes : l'amour, la solitude, la liberté... Cette liberté intérieure et sans limites qui offre à celui qui la défend la possibilité formidable de s'évader par l'imagination.

Dans un premier temps, les rouages de ses nouvelles ne sont pas toujours apparents, mais leurs structures ingénieuses visent la clarté et la complétude. Dans la nouvelle « Elles seront toutes rouges », la boucle est bouclée. Un souvenir d'enfance évoqué en préambule et en conclusion aboutit au dénouement tragique d'une histoire d'amour. « Dans un espace pantin » suggère finement une interprétation allégorique du cycle de la vie. Ce récit poétique s'amorce par une phrase obscure qui, petit à petit, prend un sens métaphorique : « Il atteignit l'ultime borne des béatitudes et, avec une brève hésitation, passa de l'ombre douce à la lumière crue, abandonnant le temps des eaux cerclées. » (p. 61). « Hier, hier encore !... met en scène un pauvre commis emprisonné par les tontons macoutes à la suite d'un

imbroglio. Cette nouvelle pleine d'humour fraye avec l'absurde et l'imaginaire plus qu'avec la vraisemblance, mais tout comme le texte éponyme qui clôt le recueil, elle porte en elle sa propre vérité : griser son esprit par le rêve permet à l'homme de repousser les murs de toutes les prisons. Phelps, qui, sous le régime Duvalier, a lui-même affronté l'expérience de l'enfermement, nous dévoile dans son recueil le secret du passe-muraille. Un secret merveilleux qu'il faut absolument ébruiter.

GINETTE BERNATCHEZ

## POÉSIE

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN  
*Quand les pierres se mirent à rêver*  
Éditions du Noroît, Montréal  
2007, 47 pages  
Coll. « Lieu dit »

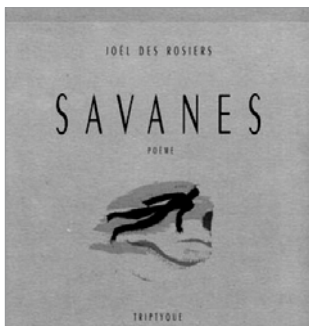
Dans ce petit livre illustré des photographies de Julie Léger et de Pierre Beauchemin, Jean-François Beauchemin offre une réflexion sur un lieu, répondant par là au principe de la collection « Lieu dit » créée en 2005 par les éditions du Noroît. Ce « vaste domaine où [l'auteur] marche à la rencontre de l'avenir » (p. 34), c'est celui de la solitude, qu'il présente plus comme un espace de communion avec le monde que comme un repaire confortable. Paradoxal, mais pas incohérent, ce constat traverse chacune des pages de *Quand les pierres se mirent à rêver*.

« J'aimerais que la solitude, l'or étincelant de la solitude, dont le ciel et les étoiles me font un peu plus chaque nuit mesurer l'éclat, soit à chaque heure qui passe l'objet le plus important de ma vie, comme une belle saison exigeante, allongeant lentement ses longs bras sur la terre » (p. 20), lit-on au milieu du livre. La nature renvoie à l'homme son image, et inversement ; le texte le dit plus d'une fois, évoquant « la forêt intérieure que le corps enserme » (p. 11), les « arbres pensants » et les

« étoiles qui s'émeuvent » (p. 17). C'est la conscience d'un homme que révèlent ces métaphores et quelques autres parsemées ici et là, un homme qui, par son silence, se sent relié à lui-même, mais également au reste de l'humanité, par les mots cette fois (p. 13). Le poète connaît son rôle et ce qu'il exige ; l'idée qu'il s'en fait le rapproche de la cause première et l'emprisonne du même coup : « Cette dévotion à l'égard d'une sorte d'étincelle originelle dans le cœur des hommes, la poésie en a fait toute son entreprise. Voilà pourquoi celui qui s'y engage est promis à une forme de servitude » (p. 14). Dans tout le livre, on voit se côtoyer cette élévation de l'âme vers l'absolu et le mouvement d'un corps qui, en s'attachant obstinément au monde vivant, ne cesse lui-même de réaffirmer sa condition : « J'ai toujours trouvé d'une profondeur inouïe ce geste simple et si familier qui consiste à donner au corps ce qu'il demande. Car c'est ainsi lui permettre bien plus que de vivre encore : il y a, dans le mouvement du sang qui se refait, dans la paix des muscles qui se reposent et dans la méditation de l'esprit libéré du poids des heures, la promesse d'une marche en avant » (p. 15). S'il est un pouvoir dont l'homme dispose, *a fortiori* le poète, c'est celui de délivrer des choses leur « fatalité de beauté » (p. 36). Son espérance doit lui servir à « se prolonger », dans sa propre vie et non dans une autre (p. 38). Sa solitude le préparera tout au moins à sa propre mort : « par elle, tout au long de l'existence, peut-être le corps s'exerce-t-il à s'éteindre » (p. 28).

Écrite dans une prose sensible et rythmée, la réflexion de Jean-François Beauchemin parvient à mettre en lumière cette « exigence d'enchantement » à laquelle semble répondre « l'apparition de la vie sur terre » (p. 46). Le cadre nécessaire : ce « curieux atelier » (p. 9) qu'est la solitude.

EMMANUEL BOUCHARD



JOËL DES ROSIERS  
*Savanes*  
 suivi de *Poèmes de septembre*  
 Triptyque, Montréal  
 2007, 116 pages

Poète d'origine haïtienne (Cayes), aussi médecin et essayiste, Joël Des Rosiers est l'une des figures marquantes de la poésie de langue française contemporaine. Jouissant d'une reconnaissance internationale, il a siégé au Conseil d'administration de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois de 1993 à 2003, en plus d'en être le vice-président de 1996 à 2003. L'un de ses recueils, *Tribu*, a été salué par une nomination pour le prix littéraire du Gouverneur général, catégorie Poésie de langue française (1990), et il a reçu, en 1999, le Grand Prix du livre de Montréal pour *Vétiver*. Son dernier ouvrage paru est une réédition de *Savanes* (1993) accompagnée des *Poèmes de septembre*, textes tirés d'un collectif intitulé *Les tours de Babel, la paix après le 11 septembre* et inspirés par l'écroulement des tours du World Trade Center.

Sensuelles et mystérieuses, les *Savanes* de Des Rosiers nous font vivre un voyage à rebours vers « la langue en nous perdue des Taïnos ; premiers habitants de l'île d'Haïti » (p. 7). Des mots rares, aux sonorités exotiques et ensorcelantes, pimentent la lecture, donnant au lecteur (à la lectrice, devrais-je dire, puisque c'est à elle que s'adresse le poète) deux choix : soit se laisser emporter par ces mots aux couleurs étonnantes,

par la poésie et le mystère qui s'en dégage, soit tendre la main vers un dictionnaire, qui débroussillera quelques pistes dans ces régions tropicales ! En effet, ces *Savanes* n'offrent pas une lecture facile, mais plutôt un lieu de contrastes, tour à tour abandonné et revisité par le sens, comme la plaine tropicale est inondée puis asséchée, à la limite de ce que la terre peut absorber, tout comme la lectrice, aussi meuble soit-elle.

Et qu'y a-t-il dans ces *Savanes* ? L'histoire du monde. À la fois le Nouveau (Colomb) et l'Ancien (Homère, Ulysse, Eurybate). Un monde qui ne cesse de s'évanouir à mesure que l'homme cherche à s'en rapprocher. Quelque chose comme l'enfance, à jamais perdue et dont on ne peut pourtant se passer, ce « souvenir de joue à sein » (p. 37), ce « pouce dans l'absence des années ° hormis les herbes amères l'horreur de perdre ° l'enfance ° il est odieux de ne pas pleurer » (p. 36).

Cette histoire passe par la femme, celle qui met au monde et ne peut jamais reprendre l'enfant qu'elle a donné : « dans la blessure de la lumière ° elle te pousse ° glaise de douceur et d'abîme » (p. 52), et par l'absence du père, le Verbe : « la phrase a besoin du père » (p. 78). Absence cruelle parce que le « pauvre corps sans sépulture » (p. 58) n'a rien « hormis le secours des livres » (p. 58). C'est ainsi que « tous les mots de la langue sont manière ° de détresse » (p. 50), le poète et sa lectrice « endormis [t]ous deux dans le suaire ° de la phrase ° l'un l'autre éprouvant l'à travers ° du vide » (p. 77).

*Savanes*, de plus en plus dense à mesure que l'on s'y enfonce, nous entraîne dans un « blanc impossible ° à éprouver » (p. 88) où nous avançons « seul[s] ° au lieu où rien n'est nommable » (p. 87), là où la quête de « l'écrivain reculé en ce manque ° sans lectrice » (p. 84) affronte le néant : « tu me manques comme un lieu natal » (p. 81). Mais en même temps que l'homme rencontre l'absence, il

entrevoit aussi la possibilité d'être : « au désir de ces lieux répondent ° les hautes herbes ° la matière du mot dans la bouche ° enfin savanes ° lieux d'être ° lieux sans nom » (p. 95), car « à l'extrême bout de la langue « là où il n'y a pas de mots » (p. 96) voilà l'occasion de devenir « savanes enfin » (p. 100).

Les lianes de *Savanes* deviennent liens dans *Poèmes de septembre*. Des liens qui se tissent encore une fois dans la douleur, « par portable dans le ciel sans nuages ° je vous laisse ma voix ° et des baisers sans avenir sur vos joues » (p. 111), dans l'absurdité, « la fée de la liberté plissée sous la burka » (p. 105), dans l'ambivalence : « le soleil donne encore en septembre ° il donne des pommes et des malheurs » (p. 106). Saison sèche des *Savanes*, les quatre courts textes de *Poèmes de septembre* nous parlent de la vie dans ce qu'elle a d'irréparable : « les suicidés par saut en chemise blanche ° s'étreignant par le poignet » (p. 105), « le vide dans les mémoires ° que rien n'en reste que cendres » (p. 107).

Une lecture exigeante, bref, que celle de *Savanes* suivi de *Poèmes de septembre*, même si l'ouvrage est de facture fort invitante, avec sa typographie soignée et ses quelques dessins. Touffu, complexe, en même temps que ludique, ce recueil retient l'attention pour son raffinement et sa puissance d'évocation : les mots de Des Rosiers sont autant

d'objets fétiches chargés de pouvoirs surnaturels et semés avec sensualité dans le désordre inextricable du monde.

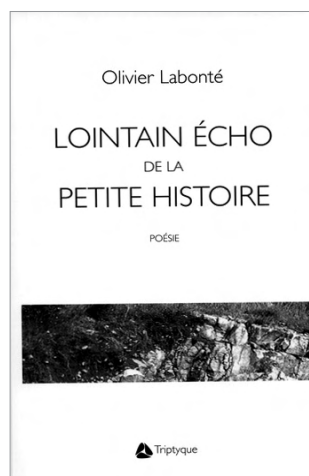
GENEVIÈVE TOUSSAINT

OLIVIER LABONTÉ  
*Lointain écho de la petite histoire*  
 Triptyque, Montréal  
 2009, 61 pages

Après un premier recueil publié au Loup de Goultière en 2005, Olivier Labonté nous propose, avec *Lointain écho de la petite histoire*, un recueil dont l'architecture composite contribue à offrir du sens à l'ensemble.

Les trois suites poétiques – « Espaces verts », « Martyr de poche » et « Tu prends corps par les nues » – contiennent chacune entre 13 et 19 petits poèmes qui évoquent le parcours solitaire d'un « je » en quête de sens et cherchant, à travers la « petite histoire », à se parer de repères pour saisir une deuxième chance, revivre, après la douleur, l'absence de l'autre ou la disparition d'un ami : « Il aurait fallu te rendre aux possibles ° et d'une voix que le désir en lui parler de l'avenir ° Tu ne dors plus que pour croire à la nuit ° réelle porteuse d'une seconde chance » (p. 15). Distancié grâce à un « tu » détaché à travers lequel, visiblement, le locuteur se désigne, le « je », comme étranger à lui-même, cherche une voie pour renaître. Ainsi, dans « Espaces verts », le poète joue sur le dialogue, souligné par l'italique, entre un « je » et un « tu » qui s'incarnent tous deux en la même identité : « changerais-tu de ton s'il fallait raconter ° l'horizon aux enfants sans jamais y être allé ? ° je prendrais sur moi les merveilles ° clairsemés comme taches de rousseur ».

« Martyr de poche » insuffle au lecteur la détresse de celui qui a perdu l'être aimé : « Le chien tourne l'œil ° quand tombe une robe de mes pensées ° il se couche parmi les restes épars °





de la couleur peau des anges ° il fait chaud me rappeler le goût ° de la chair vive d'un corps offert » (p. 37) La tentative de retrouver la présence de l'autre est activée et exacerbée par la convocation de la mémoire sensorielle. Les images créées sont fortes, efficaces et aident le lecteur à comprendre la démarche du poète. Cependant que le thème de la perte se déploie, la présence d'un ami différent – un chien –, vient répondre au manque et soulage des symptômes créés par l'absence : « le moindre jappement lancé au ciel ° rappelle mes sens à l'ordre ». (p. 36).

C'est avec la dernière suite que l'on sent véritablement la réconciliation se faire et que les deux entités présentées au long du recueil deviennent véritablement distinctes : le deuil s'accomplit à travers un échange qui, à terme, prend les traits d'une discussion avec soi-même. C'est là d'ailleurs que réside principalement la grande beauté de l'œuvre d'Olivier Labonté, dont l'adresse demeure indéniable.

MARIE-ANDRÉ BERGERON

CLAUDE LÉVESQUE [dir.]

*La poésie comme expérience*

Hurtubise, Montréal  
2009, 166 pages  
(Coll. « Constantes »)

Présenté et dirigé par le philosophe Claude Lévesque, ce livre rassemble les textes des participants au colloque des écrivains organisé chaque année par l'Académie des lettres du Québec. Son thème, que chacun des poètes, critiques et professeurs réunis se propose d'explorer à sa manière, vient du titre d'un important ouvrage de Philippe Lacoue-Labarthe publié en 1986, *La poésie comme expérience*.

Ils sont nombreux à le rappeler : l'étymologie du mot « expérience », *ex-periri*, renferme l'idée de la mise en danger, de la traversée d'une épreuve.

Posée comme expérience, la poésie suscite cette interrogation présentée dans l'introduction de Claude Lévesque et reprise sous différents modes par les auteurs : « Comment reconduire au langage, formuler dans les mots de la communauté, ce qui se refuse au langage – l'unique, le singulier – sans l'offusquer, le trahir et le perdre ? » (p. 9) Parce que « réfléchir à l'acte poétique [...] mène toujours à une impasse » (Élise Turcotte, p. 88), cette question insoluble devient constitutive de son objet, la poésie elle-même et son discours qui, comme le souligne Thierry Dimanche, « inclut l'expérience d'un manque, d'un vacillement » (p. 140), cette impossibilité d'une « entière équivalence, ou coïncidence, entre le langage et le réel » (Paul Chamberland, p. 99) étant même devenue un *topos* de la littérature moderne (Antoine Boisclair, p. 119). Pourquoi alors s'engager dans une aventure qu'on sait d'avance vouée à l'échec ? Peut-être parce qu'il s'agit précisément d'une aventure, que « le poème est ce funambule qui ne cesse de côtoyer l'abîme, d'avancer plus loin sur les traces de l'inconnu qui peut faire signe à chaque instant » (p. 18), comme l'écrit Hélène Dorion, que ce « signe signifie au-delà de lui-même » et qu'« il fait du poème un espace de résonance ouvert à l'inconnu et susceptible de s'enchanter de lui-même ; de surprendre, et de se surprendre lui-



même » (André Brochu, p. 54). Le poème porte en lui ce risque, celui des « lieux interdits, [d]es anfractuosités sombres, [d]es passages incertains » (Claude Lévesque, p. 18) ou celui de la révélation dont parle Paul Bélanger (p. 31). Pierre Ouellet le compare à « une balle perdue » dont on ne connaît pas le point d'arrivée ; Paul Chanel Malenfant situe ce risque de l'écriture dans cette « osmose » qui se produit parfois entre les mots, et entre mots et choses, le poème constituant alors une « leçon d'ubiquité entre le monde matériel et l'univers verbal ». (p. 155). Chez Louise Dupré, le risque prend la forme de la douleur et de la mort : « L'artiste serait celui qui prévoit l'avenir, non pas parce qu'il est un mage, un devin, mais parce qu'il sent, dans son corps même, sa propre défaillance, sa propre fin. Et qu'il la reconnaît, tout en voulant lui survivre. Cela passe nécessairement par une acceptation de la douleur » (p. 109).

La variété des tonalités qu'emploient les textes de cet ouvrage (pour s'en convaincre, on lira de suite les textes de Paul Chamberland et de Louise Dupré, qui au reste se convoquent l'un et l'autre), en regard du sujet qu'il aborde, est d'un heureux effet : la poésie n'est-elle pas, comme le propose le texte d'André Brochu, une « expérimentation du multiple » ?

EMMANUEL BOUCHARD

CLAUDE PARADIS

*Le livre sur la table*

Montréal, Éditions du Noroît  
2009, 96 pages

Claude Paradis a publié six recueils de poésie depuis 1985, il enseigne la littérature au Cégep de Sainte-Foy depuis 1990 (il est également membre fondateur du Centre d'études poétiques en ce même lieu), il a pratiqué la critique littéraire de recueils de poésie (*Nuit blanche*, entre autres), a participé à la création de la revue de poésie *Nouaison*, et le dernier

ouvrage auquel il a collaboré est *Le Désaveuglé. Parcours de l'œuvre de Robert Melançon*, paru au Noroît en 2007. Voilà pour la présentation de l'auteur. Que dire maintenant de son tout dernier recueil, *Le livre sur la table* ?

Lecture très agréable que celle du *Livre sur la table*, et accessible, non parce que le recueil cède à la facilité, mais plutôt parce que ceux qui aiment lire se retrouveront chez eux dans cette intimité où les poètes fréquentés par l'auteur sont conviés. Le communiqué de presse parle d'hommage – aux poètes lus, à la lecture elle-même –, nous parlerions plutôt de conversation parce qu'on a moins l'impression d'assister à quelque chose que de participer, par notre lecture, à cette « parole qui ne dit autre chose ° que la part d'humanité qui l'anime » (p. 85).

Il y a une certaine tendresse dans ce recueil, ou alors il s'agit de cette quiétude que le poète apprend « [t]ardivement, [...] à aimer » (p. 31). Pas que tout soit rose, loin de là, mais il y a un lieu constant, d'un couvert à l'autre, que le lecteur peut habiter : celui du livre sur la table. Un lieu qui se vit un peu à la manière d'une éclaircie : « à peine ouvert sur la table, ° le livre dégage une belle lumière – c'est un espace ° où prend forme le silence, car les livres de poèmes, ° comme les forêts, ont des éclaircies qui figurent ° autant de moments inoubliables et sereins » (p. 20). C'est peut-être grâce à ces éclaircies qui pointent tout au long du recueil que le lecteur a l'impression de reprendre haleine au fil de sa lecture. Un souffle reconquis permettant de relancer à son tour une conversation où d'autres pourront prendre appui : « Je n'écris pas, je commente à mon tour, je réponds. La lecture de poèmes entame une correspondance entre poètes : chaque poète répond un peu à ses lectures » (p. 9).

Ce qui est touchant dans *Le livre sur la table*, c'est justement que le poète, dans sa solitude apparente, ne rencontre pas

## NOUVEAUTÉS

seulement l'Autre, mais bien toute une communauté. Une communauté qui permet de voir clair : « à la fenêtre le monde m'apparaît ° tellement plus clair quand je l'observe ° en soupirant des poèmes de Paul de Roux » (p. 63). Les poètes conviés à cette conversation – Patrice Desbiens, Jacob Isaac Segal, Clarisse Tremblay, René Char, Paul Auster, pour ne nommer que ceux-là – sont autant d'arbres dans la forêt, appelés à donner la « mesure verticale d'un monde ° qu'on aborde trop souvent dans le sens de l'horizon » (p. 50) et ils sont tous, morts ou vivants, d'une présence étonnante. Il s'agit d'une rencontre tangible, à preuve le poème « À bientôt » : « Au moment ° de refermer un livre de poèmes, j'ai presque envie de lever la main ° vers la fenêtre pour saluer le poète » (p. 41). Tangible au point que le poète voudrait pouvoir à son tour apporter quelque chose aux écrivains de sa communauté, même morts : « le visage de Mallarmé ° [...] semble n'attendre que le réconfort ° d'un père aimant ses enfants » (p. 59). Si tangible, finalement, que la fin du livre représente presque la mort : « Il m'arrive de croire que la fin d'un livre ° est la fin de tout » (p. 29), ou à tout le moins une solitude pire que la solitude, apparente, du lecteur : « Quelques pages encore et la lumière ° s'éteindra d'elle-même, je serai ° esseulé de ne plus être seul » (p. 86).

Cette confrérie invisible à laquelle Claude Paradis nous introduit tranquillement, presque sans qu'on s'en aperçoive, me semble être la grande force du recueil. Nous, lecteurs, qui pensions simplement lire *Le livre sur la table*, nous sommes happés par un monde habité. Nous nous pensions seuls et à distance pour finalement nous révéler nombreux, guidés par une même fascination vis-à-vis de ce lieu où « on ne sait plus trop d'où vient le jour, ° ni vers quel lieu coule la source » (p. 31). Lieu fondamental puisque c'est là que « Saint-

Denys Garneau, ° [...] m'a appris à regarder les arbres » (p. 62), confie le poète. Lieu de l'espoir aussi, car en définitive, la fin du livre n'est pas la fin de la conversation : « Sur la table, ° un livre propose une fragile espérance : ° *Je t'écrirai encore demain.* ° À la fenêtre, les arbres me rappellent ° que la mort n'altère pas la beauté » (p. 33). C'est ainsi que « [l]a lecture jamais ne s'achève » (p. 86).

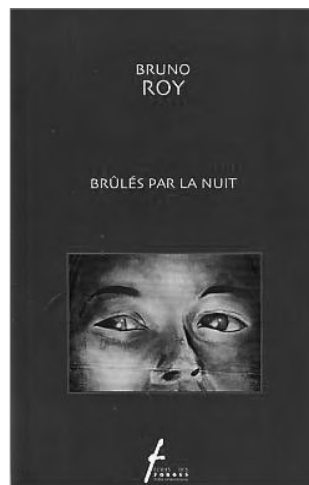
GENEVIÈVE TOUSSAINT

### BRUNO ROY *Brûlés par la nuit*

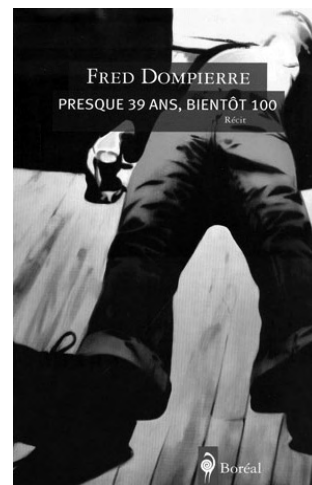
Trois-Rivières, Écrits des Forges  
2008, 98 pages

Le huitième et dernier recueil de Bruno Roy présente peut-être moins une traversée de la ville (Montréal, mais il pourrait s'agir d'un autre lieu) qu'une incursion dans la souffrance, la violence et la solitude qui y sont associées. On y rencontre partout des manifestations ou les effets d'un antagonisme entre espace extérieur et espace intérieur, illustré éloquemment dans un poème de la dernière section qui représente un paysage urbain : « Les vitres des tours ° En des murs protégés ° S'élèvent en miroirs lumineux ° Pendant qu'en bas ° Les portes orangées ° S'ouvrent à leur intimité » (p. 79).

Dans cette « cité ° aux gouttes de lumières » se révèle « la passion selon les trottoirs », celle, par exemple, d'une fille « qui s'offre » : « sous l'avancée de sa blouse écarlate ° nouée au-dessus des bas ravalés ° ses cheveux cinglent son visage ° de l'amertume d'être là » (p. 30). Ailleurs, c'est le corps du pauvre avec « ses doigts de sang noir ° ses pieds de sang rouge ° son ventre de faim incolore ° ses cloques de douleurs ° cette fissure au regard » qui ploie au milieu de « la richesse prétentieuse » (p. 66). Avec un tel objet, particulièrement en poésie, il peut paraître difficile d'éviter l'écueil de la parade misérabiliste. Le poète y parvient pourtant, en ne cédant ni au



lyrisme ni à la mièvrerie et en maintenant toujours une forme de distance avec les « mille volées de petits drames » (p. 31) ou « la tragédie » (p. 78) qu'il s'emploie à cerner. Car, au milieu de ce décor constitué de « rues sales et transversales » (p. 21), de « ruelles obscures » (p. 36) et de « hangars hargneux » (p. 26), la première personne n'est jamais convoquée, sinon sous sa forme plurielle, dans l'un des derniers textes du recueil. N'empêche que la section centrale du livre, dont le titre, « Le retrait brusque du soleil », traduit un mouvement, voire une violence qui le distingue de celui des quatre autres sections, esquisse à demi-mots les contours d'une souffrance plus sentie que nulle par ailleurs, et cela est peut-être dû au mystère qui l'entoure. Il y est souvent question de l'enfance – le mot revient dans presque tous les poèmes –, toujours conjuguée avec le péril, l'abus, la blessure, l'agression même. On sent percer dans ces vers une douleur profonde, un déchirement intérieur allant jusqu'au mépris de soi et ses néfastes effets : « la bâtisse des asiles ° cabrée dans des corps d'enfants ° ne rate pas l'occasion de détruire ° dans cette haine éperdue ° vient l'idée ° de ne jamais être aimé » (p. 50). La dernière section, « Lumières malgré tout », semble cependant proposer une ouverture ; on y rencontre la chaleur, la paix et



la liberté, toutes liées à cette reconquête de l'identité qui forme la conclusion du livre : « un nom est ce que l'on prête ° à ce qui se cherche ° son privilège assuré ° parvenir à changer la vie ° retrouvée ° seule ne change pas de nom ° la liberté » (p. 92).

EMMANUEL BOUCHARD

### RÉCIT

FRED DOMPIÈRE  
*Presque 39 ans,  
bientôt 100*  
Borealis, Montréal  
2008, 266 pages

C'est sur un ton parfois enjoué, souvent cynique, que Fred Dompière signe, avec *Presque 39 ans, bientôt 100*, son premier livre. Ce récit suit en fait la structure d'un journal dans lequel le narrateur nous communique des impressions qui s'étendent sur quelques années de sa vie.

Comme il n'y a pas de début ni de fin réelle à ce récit et peu d'évolution chez le personnage, l'histoire demeure assez difficile à résumer. De manière générale, le récit met en scène un homme qui n'aime pas sa vie et qui, dans une lucidité troublante, l'observe. Inscrit dans la génération X, le narrateur est en quelque sorte plongé dans un vide, un entre-deux tant professionnel qu'affectif. Tout au long du livre, il accumule les problèmes d'alcool, les

désillusions professionnelles, les déprimés et les aventures sexuelles sans lendemains. Ainsi, on a l'impression, en tournant la dernière page du livre, qu'absolument rien n'a changé depuis la première : il a encore le même dégoût de vivre. C'est ce qui fait que l'ouvrage est parfois un peu lassant à lire.

Les sauts temporels, entre les diverses entrées du journal, sont également irritants. Trop de temps coule sous les ponts, comme si le narrateur lui-même se démotivait de plus en plus à rédiger son journal ou comme si le rythme s'essouffait vers la fin. Malgré tout, le style d'écriture est impeccable et le récit, habilement divisé en fragments, demeure assez facile à lire.

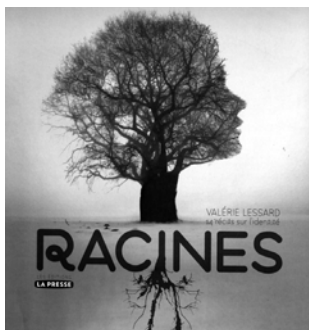
Ce récit vaut surtout la peine d'être lu pour ses petites phrases savoureuses qui, parfois, nous frappent et nous obligent à nous arrêter pour réfléchir. C'est un livre duquel le lecteur aurait sans doute envie d'extraire de nombreuses citations. Elles surviennent au détour d'une anecdote ou encore entre deux paragraphes et constituent de véritables bijoux en plein cœur de la lecture.

ALEX NOËL

VALÉRIE LESSARD  
*Racines. 14 récits sur l'identité*

Les éditions La Presse  
Montréal, 2009, 192 pages

Valérie Lessard est responsable de la section des arts du quotidien *Le Droit* depuis 2002. En plus de s'intéresser à la culture,



elle manifeste également un penchant pour l'histoire, comme en témoigne le baccalauréat qu'elle a obtenu dans cette discipline à l'Université d'Ottawa. Le recueil de récits qu'elle propose ici témoigne donc de ses deux passions : on y voit comment l'histoire personnelle d'un individu définit son identité culturelle, son appartenance à une communauté donnée. Valérie Lessard livre donc le fruit de ses rencontres avec quatorze personnalités qui définissent leur parcours et analysent les racines qui les rattachent à leur culture d'origine ou à celle qui les a accueillis.

Tour à tour, Dany Laferrière, Lucie Pagé, Max Gros-Louis, Jacques Lacourcière, Chloé Sainte-Marie, l'abbé Raymond Gravel, Micheline Montreuil, Josérito Michaud, Megan Lukaniec, Serge Bouchard, Zachary Richard, Sheila Watt-Cloutier, Florence K. et Pierre Chastenay viennent explorer le concept des racines et de l'identité, à travers les parcours éminemment différents qu'ils ont tous connus (émigration, exil, appartenance à une culture minoritaire, changement d'identité professionnelle ou même sexuelle, découverte d'une nouvelle identité à travers les arts, etc.). À partir de leur parcours et de leur propre bagage, ils tentent de répondre à cette question fondamentale : qui suis-je ?

Pour qui s'intéresse aux questions d'identité et de métissage social, entre autres, l'ouvrage s'avère extrêmement enrichissant. Et pour qui redoute la disparition de la diversité

culturelle au sein d'un ensemble qui nous apparaît trop souvent homogène et dominant, le recueil offre quelque espoir puisqu'il montre que les racines, toujours, demeurent, et qu'elles alimentent et renouvellent les parcours individuels.

La diversité des points de vue recueillis par Valérie Lessard est aussi à noter : c'est tout à tour l'écrivain haïtien, le chasseur huron, l'homme de religion, le scientifique, l'historien, l'enfant adopté, la métisse née au Connecticut qui retourne vivre chez ses ancêtres à Wendake, l'anthropologue, l'ambidextre culturel (mi-cajun, mi-américain), l'Inuite, l'astrophysicien, la musicienne qui viennent interroger la notion d'identité et ses différentes manifestations.

L'ouvrage regorge de réflexions qui nous interpellent, qui nous obligent à nous situer par rapport à nos propres racines, mais aussi à définir notre volonté de les garder vivantes : « Il faut que, à travers moi, puis à travers mes enfants, mes racines continuent d'exister. C'est ça, un peuple » (Lucie Pagé) ; « Des racines, c'est ça aussi : un cœur » (Max Gros-Louis) ; « Il y a quelque chose qui m'appartient dans toutes ces villes, quelque chose qui me raconte, moi, maintenant » (Zachary Richard) ; « À travailler pour le bien de ma communauté, je suis aussi devenue une citoyenne du monde » (Sheila Watt-Cloutier, Inuite) ; « Les racines, c'est ce qui nous permet de sortir de terre, de nous épanouir en tendant nos branches vers de nouveaux

horizons » (Florence K.) ; « Chaque génération devrait être un marche-pied pour la génération suivante » (Pierre Chastenay, astrophysicien).

Les quatorze réflexions sur l'identité que propose l'ouvrage de Valérie Lessard viennent éclairer avec acuité et profondeur la définition de l'individu, mais aussi de sa communauté, voire de la communauté humaine elle-même. Ce sont des récits écrits au *je...* qui en fin de compte parlent chacun de ce *nous* que nous sommes à construire et à définir.

*Racines. 14 récits sur l'identité* est un ouvrage réflexif essentiel, à placer entre toutes les mains... et surtout entre celles de nos étudiants qui n'arrivent pas toujours à voir ce qui les rattache à ceux qui les ont précédés, et qui cherchent parfois même sans le savoir un terreau auquel puiser.

CHANTALE GINGRAS

MATTHEW LIPMAN  
et ANN MARGARET SHARP  
*Mark. Recherche sociale*  
Traduction et adaptation  
de Nicole Decostre  
P.I.E. Peter Lang s.a. et  
Éditions scientifiques  
internationales, Bruxelles  
2009, 417 pages

Enseigner la philosophie a traditionnellement été un domaine réservé aux étudiants du collégial ou aux universitaires, donc aux gens sérieux. Or, Matthew Lipman, logicien, philosophe et pédagogue américain né en 1922, a décidé d'en faire un domaine accessible aux jeunes. Pourquoi ? Parce que son enfance, son adolescence et sa vie de jeune adulte l'ont amené à réaliser que, pour être vraiment libre, il n'y a que l'éducation. Par là, il entend l'éducation de la pensée. Il a donc créé un programme intitulé *Philosophy for children*. Celui-ci se voulait une rupture avec la tradition et les préjugés, à savoir qu'il faut attendre pour aborder certaines questions existentielles



## NOUVEAUTÉS

telles : Pourquoi l'horreur des guerres perpétuelles ? Pourquoi la démocratie est-elle si difficile à réaliser ? Pourquoi tant de gens se laissent-ils manipuler ? Pourquoi y a-t-il des lois ? Ces questions peuvent et doivent être discutées et approfondies dès l'adolescence.

L'enfant est naturellement philosophe. Il pose souvent les bonnes questions. Il ne s'agit que de penser au Petit Prince... Pourquoi alors ne pas profiter de cette disposition curieuse à la réflexion, de cette ouverture d'esprit pour lui permettre de perfectionner sa pensée et le placer dans des situations où il aura à prendre une position, à réviser celle-ci ou à l'expliquer et la défendre ? Selon Lipman, on n'enseignera pas la philosophie, et surtout pas son histoire. On exercera plutôt la pensée à partir d'un questionnement spontané, d'une recherche en commun qui permettra de participer intellectuellement aux grands enjeux sociaux, moraux et politiques.

Ce livre, presque un manuel scolaire, a pour objectif de développer une citoyenneté démocratique véritable chez les jeunes. L'auteur juge que la société est une structure que les jeunes doivent comprendre et assumer. C'est en leur faisant découvrir des phénomènes sociaux par la discussion et l'échange qu'ils pourront devenir des citoyens responsables, non pas en leur imposant une

façon de penser unilatérale et sans concession.

L'originalité du livre consiste à utiliser des récits, écrits dans un langage familier, sur des domaines de l'expérience sociale auxquels les lecteurs peuvent s'identifier. Pensons à la nécessité d'avoir des critères bien établis avant de poser un jugement, aux diverses formes de gouvernement, aux règles sociales découlant de lois, aux institutions sociales aménagées de génération en génération engendrant des comportements bien spécifiques, au concept de communauté, à la nature humaine dans son ensemble, à la liberté, terme galvaudé, à la justice, etc. Les sujets sont inépuisables, chacun d'entre eux devant être abordé simplement, mais justement. Chacun des huit récits fait surgir un aspect particulier du fonctionnement humain et social.

À la suite de ces récits, selon un déroulement planifié, sont sélectionnées des idées directrices destinées à accompagner l'enseignant. Il y a aussi la discussion où chacun peut trouver sa place, poser des questions, obtenir des réponses ou en susciter d'autres. Des exercices sont aussi proposés qui permettront aux élèves de prendre position et de participer à une réflexion critique.

Ce livre est certainement une mine d'or pour quiconque partage cette conviction à savoir que favoriser le développement de la pensée du jeune est une responsabilité que l'adulte se doit d'assumer. Même si tous les récits ne sont pas utilisés, ainsi que toutes les discussions et les multiples exercices, avoir ce livre bien près de son enseignement ne peut être qu'un atout de grande qualité.

Ce livre s'allie parfaitement au développement de compétences transversales, si nécessaires de nos jours, tout en rencontrant les exigences ministérielles de certains programmes en cours, plus particulièrement *Éthique et culture religieuse* et *Histoire et éducation à la citoyenneté*.

GODELIEVE DE KONINCK

## ROMAN

JEAN-PIERRE APRIL  
*La danse de la fille sans jambes*

XYZ, Montréal  
2009, 245 pages  
(coll. « Romanichels »)

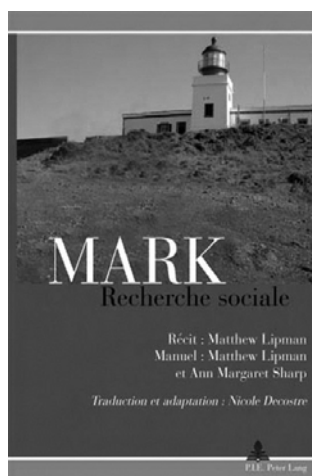
Jean-Pierre April s'est dévoilé, ces dernières années, comme un auteur très prolifique. Son écriture, alors ancrée dans l'univers de la science-fiction, s'est largement affranchie de cette étiquette pour visiter un créneau plus réaliste. Depuis *Les ensauvagés*, un roman envoutant qui a valu à l'écrivain son titre de finaliste au Prix des Cinq Continents de la Francophonie en 2007, c'est la deuxième fois qu'April met en scène le Québec du règne de Duplessis.

Cette fois-ci, toutefois, le roman raconte les déboires du jeune Jean April – avatar, on l'aura compris, de l'auteur lui-même – pendant ses études au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Étouffant dans ce « camp de congélation catholique » (p. 121), Ti-Jean, entre ses coups pendables, ses articles fallacieux et sa pratique de la musique, rêve de liberté – et de jolies filles.

Bien que le roman revête à bien des égards des allures autobiographiques – c'est en effet pour la première fois, dans l'œuvre aprilienne, que le romancier s'aventure aussi loin dans le jeu

autofictionnel – *La danse de la fille sans jambes* apparaît bien davantage comme le portrait d'une époque, celle des années soixante, marquée par cette sorte d'asphyxie sociale précédant la Révolution tranquille. Certes, le Québec n'a alors pas encore été propulsé vers l'avant grâce à la création des cégeps et à l'Expo 67. C'est donc, bien sûr, les questionnements qui surviennent vers la fin de l'adolescence qu'April met ici en scène, mais également toute une époque dans laquelle le monde social étouffe. Une ère où, irrémédiablement, le manque de liberté se fait cinglant. *La danse de la fille sans jambes* dénonce la mainmise de l'Église catholique dans le créneau scolaire, avant que le Québec n'accède à un système scolaire unifié, moderne et accessible à tous. Par la rébellion de son personnage, l'auteur en vient à critiquer les forces cléricales qui dominaient alors le réseau des écoles publiques francophones.

À force de métaphores toutes plus originales les unes que les autres, April parvient à donner une voix bien singulière à toute cette dénonciation sociétale. Derrière tout un pan de l'intrigue destiné à peindre l'histoire familiale de Lionel April, le père du héros souffrant de troubles auditifs, se profile une critique politique : « Il [Lionel] n'avait jamais pu terminer son primaire, à cause de ses trois opérations derrière l'oreille gauche, celle qui n'entendait plus et qui coulait tout le temps. Alors que la droite semblait choisir des moments où elle n'entendait pas, et d'autres où elle entendait bien ce qu'elle voulait bien entendre » (p. 142). Le même moyen est mobilisé en ce qui concerne cette fameuse Lora-lys, la *fille sans jambes*. Cette dernière, à la fois réelle et fabulée, incarne sans contredit l'appétit de vivre des Québécois, alors freinés dans leur élan – à l'image de cette jeune amputée – par la société dans laquelle ils baignaient, celle de la Grande Noirceur. Cependant, la volonté de la jeune femme



reste indestructible, et sa naïveté, salvatrice. À l'image du peuple, donc.

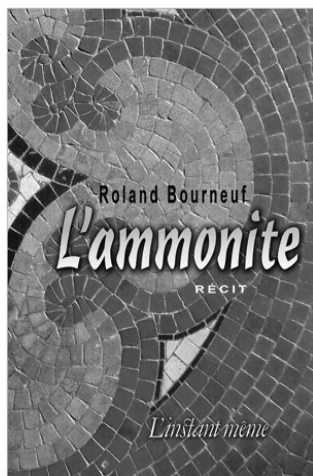
Mais il y a plus dans ce roman. La lecture de *La danse de la fille sans jambes* mène au bonheur de retrouver la plume si poétique d'April, ses dialogues savoureux et cette écriture caustique et percussive, capable de nous faire passer si aisément du rire aux larmes.

ARIANE TREMBLAY

ROLAND BOURNEUF  
*L'ammonite*

L'instant même, Québec, 2009, 230 pages

Le mot clé de ce récit (en fait, un immense soliloque) est sans doute *silence*. Car le narrateur, Arnaud Bermene, note dans de nombreux carnets les deux parties de sa vie sans faire parler ceux qui croisent son chemin. Le lecteur voit donc toute la vie de Bermene à travers ses observations qui sont, disons-le d'emblée, d'une clarté et d'une précision incomparables. Même, et surtout, quand il s'agit de faire revivre une scène très brève : chez Roland Bourneuf, un regard, un geste, traduisent les mouvements de l'âme sans se perdre dans de longues descriptions des lieux ou de l'aspect physique d'un personnage. La longue expérience littéraire de l'auteur le sert à merveille dans ce livre condensé qui, tout comme sa monumentale



suite d'essais sur ses rencontres littéraires, *Pierres de touche* (2007, prix Victor-Barbeau 2008), est le livre d'une vie. Dans *L'ammonite*, les thèmes chers à Bourneuf sont repris : la route et l'évasion d'abord – pensons au *Chemin du retour* (1996) –, la guerre, la forêt, la clairière (il vient de publier un inédit portant ce titre dans l'essai de Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs*, consacré à la problématique du lieu dans la nouvelle québécoise contemporaine), la mer, le fleuve, les terres arides des hautes montagnes, sans oublier des mythes créés dans la littérature du Moyen Âge, comme Perceval.

Dans presque tous les livres de l'auteur, ce n'est pas l'action qui est au centre de la narration, mais la réflexion sur la condition humaine fragile, instable, éphémère, ainsi que sur le silence dans lequel est enfermé l'homme. La vie de Bermene a pourtant commencé comme celle de millions d'autres : parents quelque peu mal assortis, un frère rebelle, une enfance sans histoires, des études sans entrain, pas de talent en particulier. À première vue, donc, un être dépourvu d'ambition, assez lymphatique et dont le camouflage de la médiocrité est si parfait qu'on en oublie l'homme, car il ne parle pas, ou peu. De ses jeux d'enfant lui vient le désir de se construire une généalogie : il collectionne de petits personnages, leur donne vie en les plaçant sur la route qui mène vers le passé. Toutes les fantaisies sont permises, y compris celle de l'origine du nom. Arnaud peut être le descendant de quelque preux chevalier ou d'une lignée de paysans dans une région française où il faut trimer dur pour survivre, car la terre y est avare. De là aussi l'ouverture sur la deuxième partie du récit, où Bermene quitte la maison et entreprend un immense itinéraire qui va l'initier, au gré du hasard, aux mystères de la vie. Ainsi, il réfléchit sur le sort de la fillette adoptive du grand-père, Laure, sans doute l'une des figures emblématiques du livre, qui n'a pas voulu se conformer

aux volontés du père et a quitté le foyer, tout comme son neveu, pour disparaître à jamais. La question traversant le livre entier est celle de la *trace* : que restera-t-il de moi ? Qui se souviendra ? Car nous sommes tous enfermés dans une ammonite dont nous suivons la spirale, tantôt vers ce que nous croyons être le haut, tantôt vers le bas, aveuglés, au bord du vertige, devenus sourds à cause du bruit du monde. La seule issue se trouve dans l'exil intérieur et dans le silence. Puisque Arnaud ne peut briser la coquille qui l'enferme, l'aide doit lui venir de l'extérieur : il sait qu'il existe quelque part une fille dont la mère a souffert du même « syndrome de la route » que lui, et il la cherche. Cependant, Catherine surgit dans le récit (logiquement) au moment où son père vient de mourir. Elle l'a compris avant de lire ses carnets et a la sagesse de ne pas s'interroger sur sa relation avec lui si elle l'avait rencontré. Les « si » sont réservés au père. Sa fille vit pleinement le quotidien : l'appel de la vie n'est plus une chimère.

HANS-JÜRGEN GREIF

MICHAEL COX  
*Le livre des secrets. La vie cachée d'Esperanza G.*

Traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli  
Seuil, Paris, 2009, 586 pages

Ce roman est la suite et la fin de *La nuit de l'infamie. Une confession*, paru en 2007. À l'époque, j'avais qualifié cette première partie de chef-d'œuvre. Il n'en va pas autrement avec *Le livre des secrets*, dans une traduction géniale, car les traducteurs ont parfaitement réussi à transposer le *ton* de l'original d'une langue à l'autre, à garder l'atmosphère chargée de mystère par le choix des adjectifs, des adverbes, en maintenant les particularités de la syntaxe, bref, ce qui fait le *style* de l'auteur. De plus, le titre de l'original, *The Glass of Time*, me semble rendre moins bien

le sujet du roman que celui de la traduction. Quoi qu'il en soit, ce *Livre* n'est pas seulement une réussite dans le domaine de la traduction. Comme pour la première partie, il s'agit tout simplement d'une œuvre d'exception, à valeur égale. Dans mon commentaire de 2007, j'avais déjà souligné la construction sans faille, la profonde connaissance de la littérature victorienne de Cox. J'avais également insisté sur la trame même de la narration, extrêmement serrée où le lecteur, sans la sentir, va d'émerveillement en surprise, dévorant le texte au premier degré, au risque d'oublier les astuces du conteur (Cox les connaît toutes). Autrement dit, on redevient un adolescent qui lit pour savoir ce qui va se passer, et rien d'autre. Prouesse rarissime dans la littérature contemporaine.

Pour vous mettre l'eau à la bouche, voici un résumé succinct de l'action des deux tomes : Edward Glyver, héritier légitime du château d'Evenwood (ce qu'il ignore encore), et amoureux de sa cousine Emily Carteret, a assassiné son rival, Phoebus Daunt, qui a su convaincre le propriétaire du château, lord Tanson, de l'adopter et de continuer ainsi la lignée. Mais le lord ne sait pas que sa première femme, qui l'avait quitté à la suite d'une grave dispute, a donné naissance à l'héritier tant désiré, en France, et que l'enfant a grandi en Angleterre sous le nom de Glyver. L'amour d'Edward pour Emily a



été trompé, la belle étant sous le joug de Daunt. Glyver fuit pour disparaître en France.

Dans le *Livre*, nous apprenons qu'Emily avait entrepris un voyage en Europe centrale, s'est mariée à un colonel polonais et est revenue à Evenwood avec, dans les bras, un magnifique poupon, Perseus, qui est, vous l'aurez deviné, le fils conçu hors mariage avec Daunt. De plus, elle donne naissance à un autre fils, légitime celui-ci, dont le père est le Polonais. Le vieux lord est fou de joie ; Emily étant sa nièce, il lui lègue et la baronnie et le domaine.

Vingt années ont passé. Arrivent la narratrice, Esperanza Alice Gorst, et son « livre des secrets ». La jeune femme a été élevée en France par une mystérieuse madame de l'Orme et un non moins curieux précepteur, M. Thornhaugh. Ils confient à Esperanza la mission suivante : assembler les preuves que l'actuelle lady Emily Tansor et Daunt ont comploté pour assassiner le vieux Carteret, le père de milady. Ce dernier avait réuni les documents attestant que l'héritier véritable (Glyver, bien entendu, mais Carteret ignorait encore son nom) est né en France et qu'il se trouve quelque part en Angleterre. Emily doit être traduite en justice. D'abord femme de chambre, ensuite dame de compagnie, Esperanza accomplit un travail de détective digne de Sherlock Holmes. En même temps, elle s'éprend de Perseus, le faux et si bel héritier du titre, poète comme son père, Daunt. L'amour est réciproque. Mais quand Esperanza découvre la lignée véritable de Perseus, elle se rabat sur son frère (qu'elle n'aime pas, mais d'après ses instructions, elle doit épouser l'héritier d'Emily) pour découvrir que celui-ci est déjà marié à la gouvernante, la sœur de son meilleur ami qui s'est introduite à Evenwood sous une fausse identité. On le voit : nous sommes dans une salle remplie de miroirs où il devient (presque) impossible de distinguer le vrai du faux.

Ce résumé ne peut rendre justice au *Livre des secrets*. Il faut le lire et se laisser emporter par le génie de l'auteur qui ne nous a donné que cette œuvre en deux parties. Vous aurez des frissons de plaisir en lisant : des intrigues compliquées, un roman policier, l'image de la société britannique à la manière de la série télévisée *Upstairs downstairs*, avec ses castes, ses codes, en plein milieu de l'ère victorienne, mais cette fois-ci à la campagne et non plus à Londres, métropole déprimante. En prime, cette sensation de frôler du *kitsch* exquis, sans être capable de le cerner. Un chef-d'œuvre d'ironie, un humour de pince-sans-rire, le tout mené d'une main de fer.

Cox est décédé le 31 mars 2009. On aurait sa place au panthéon de la littérature anglaise pour moins que ces deux livres, splendides. C'est un immense talent anéanti par la Mort. Mais son œuvre continuera à vivre et à faire son chemin. Lisez-les, offrez-les ; ils procurent des heures de plaisir.

HANS-JÜRGEN GREIF

RICHARD DALLAIRE  
*Le marais. Allégorie  
d'une existence partielle*  
Éditions Sémaphore,  
Montréal, 2009, 151 pages

Originaire de La Baie, Richard Dallaire est travailleur social. Il écrit depuis une dizaine d'années. *Le marais. Allégorie d'une existence partielle*, son premier roman, lui a valu le prix Découverte au Salon



du livre du Saguenay–Lac-Saint-Jean 2009.

Il s'agit d'un roman appartenant au merveilleux, dans lequel le protagoniste, Paul, a la particularité... d'être mort et en voie de « cadavration », comme l'indique le narrateur. Paul vit partiellement, à proximité de son marais et d'un volcan appelé le Cul, dont les déjections font du voisinage le reflet de ce qu'est en train de devenir Paul.

Voilà un roman doux, qui fait sourire et qui émeut. Dallaire est doté d'une belle plume qui confère parfois à ce roman des atours de poème en prose. On croirait lire, par endroits, un La Fontaine... plus cynique. Les personnages sont originaux : Madeleine, une saule pleureuse ; Lucie la luciole ; et ce médecin sans tact qui traite Paul sans aménité et qui agrémente le roman d'un savoureux humour noir.

Le lecteur ne trouvera pas dans ce roman une suite ininterrompue de péripéties ; il se contentera de chapitres très courts, souvent plus contemplatifs qu'actifs, qui adoptent la forme de tableaux. Et dans ces tableaux, le lecteur-observateur reconnaîtra l'urgence de vivre.

STEVE LAFLAMME

GAÏ DE ROPRAZ  
*La mémoire des vagues*  
Les Éditions JCL, Saguenay  
2009, 600 pages

Gaï De Ropraz n'est pas un personnage de roman, mais il est certes un personnage à part. Sa biographie est émaillée de coups de théâtre et de retournements de situation et il serait vain de vouloir la retracer ici dans tous ses détails. Disons seulement qu'il est né au Maroc et qu'il a habité divers pays d'Europe et d'Asie avant de se fixer, en 1980, à Toronto. Il parle sept langues. Au cours d'une carrière professionnelle bien remplie, il a œuvré dans les secteurs des produits pharmaceutiques, de la pêche, du

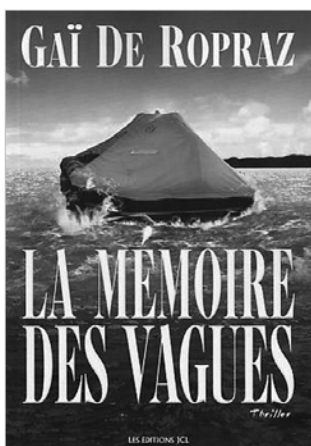
champagne et des vins. Il a même monté son propre réseau de distribution de vins et spiritueux, et il possède un vignoble dans le Languedoc, en France.

Il affirme cependant que son plus grand plaisir est d'écrire. Et on doit bien reconnaître que son premier roman, *La mémoire des vagues*, irradie la passion que l'auteur a mise à la développer dans ses moindres détails, à le peaufiner longuement pour en faire une immense fresque où se côtoient et s'affrontent une foule de personnages au relief fortement accusé.

Par un hasard hautement improbable, Billy est retrouvé dans un radeau de sauvetage qui dérive au large de l'île de l'Ascension, dans l'océan Atlantique. L'homme est défiguré et son état de santé ne laisse guère d'espoir. Il se remettra pourtant, mais tous ses souvenirs auront disparu. Or, voilà que des organisations criminelles semblent, elles, très bien se souvenir de lui et s'intéressent à son sort de très près, au point de mettre en œuvre des moyens disproportionnés pour l'éliminer. Parallèlement, certains indices trouvés sur lui permettent de supposer qu'il résiderait aux États-Unis. Mais, pour les autorités américaines qui mènent une enquête poussée, cet homme n'existe pas.

C'est pour Billy le début d'une longue quête pour retracer son passé, qui le conduira d'un pays à l'autre et le confrontera à des situations auxquelles il était loin d'être préparé. En même temps, il cherchera à se construire une vie professionnelle, où il retrouvera certains réflexes, rescapés comme lui de sa vie antérieure.

Le roman est présenté comme un thriller. Mais c'est un thriller d'un nouveau genre, qui n'entend pas s'attacher à l'action uniquement, au mépris de tout le contexte. De Ropraz nous invite à découvrir avec lui des mondes aux us et coutumes variés qui prennent sous sa plume une consistance surprenante. Bien sûr, l'intrigue est très présente et elle est suffisamment développée



pour justifier cet ouvrage somme toute imposant. Cependant, l'auteur prend le temps de décrire les lieux où il nous invite et le fait avec une grande force d'évocation pour un nouveau venu en littérature. Ce qu'il veut nous montrer, on le voit précisément.

On peut en dire tout autant des personnages, qui font l'objet d'une attention indéfectible du narrateur. Vouloir faire une distinction trop nette entre personnages principaux ou secondaires, ce serait mal comprendre la démarche du récit. Même les plus humbles figurants ont leurs traits de caractère, leur façon d'être, leurs manies et leur allure, toutes choses qui les rendent uniques, captivants et cohérents dans leurs actions ou interventions.

Le style le dispute en qualité à l'action et à la narration. Il est d'ailleurs nettement au-dessus des standards du genre. On a affaire à une écriture vive et colorée, élégante aussi, et toujours efficace en raison de sa vigueur descriptive. L'auteur possède un vocabulaire à la fois riche et précis, qui atteint son but sans excès d'érudition. Et ses connaissances dans divers domaines sont très vastes.

Ce livre a tout pour captiver le lecteur exigeant. Il renferme une intrigue passionnante, il nous charme par la présence appuyée de tous ses personnages et le voyage exotique qu'il nous propose dans diverses contrées est balisé par des descriptions d'un réalisme saisissant. C'est un

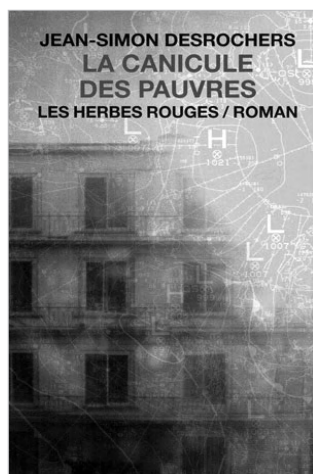
livre consistant qu'on prend plaisir à savourer et qui procure de très nombreuses heures de plaisir.

CLÉMENT MARTEL

JEAN-SIMON DESROCHERS  
*La canicule des pauvres*  
Les Herbes rouges, Montréal  
2009, 672 pages

Finaliste au Prix Émile-Nelligan pour son recueil de poésie *L'obéissance impure* (Les Herbes rouges, 2001), puis récipiendaire du même prix pour *Parle seul* (Les Herbes rouges, 2003), Jean-Simon Desrochers est un jeune écrivain d'exception qui nous livre, avec *La canicule des pauvres*, un premier roman étonnant, dérangeant et sans concession.

*La canicule des pauvres* constitue une ambitieuse fresque sociologique où évoluent, sur près de 700 pages, 26 personnages habitant *Le Galant*, un immeuble misérable du Quartier latin. Pendant dix jours, une canicule s'abat sur Montréal, et chez les « pauvres », personne n'y échappe. Ainsi, sur près de 150 chapitres se croisent Monique, une ex-prostituée adepte de chirurgies ; Christian, son amant cleptomane ; Zach, un apprenti pharmacien vendeur de drogue ; Kaviak, le bouddhiste pornographe ; Takao, un bédéiste japonais ; Marie-Laure, une pigiste cocaïnomanie ; Lulu et son groupe de musique Claudette



Abattage, dont les membres, tous séropositifs, mènent une vie de dépravés. S'ajoutent à cette horde hétéroclite d'habitants paumés une tueuse à gages et sa victime, un homme ravagé par des tumeurs au cerveau ; de jeunes immigrés colombiens ; un vieil américain hanté par ses souvenirs ; une dame qui meurt à petit feu devant sa télévision et... un cadavre en décomposition.

En lisant *La canicule des pauvres*, le lecteur bascule dans un univers cru, peuplé de gens dépossédés d'eux-mêmes. Avec un regard implacable, le narrateur dissèque ces petites vies et expose les joies et les peines de ces corps fanés, fardés, malades, mutilés, reconstruits. Habile, Desrochers adopte une structure hachurée en nous livrant à petites doses l'intenable de leurs lentes agonies, de leurs espoirs déçus, de leurs regrets amers. Qu'on le compare à Péric, Zola ou Dostoïevski, une chose est certaine, avec Jean-Simon Desrochers émerge une voix tout à fait singulière dans le paysage littéraire québécois, une voix qui ne fait certes pas dans les bons sentiments mais qui a le mérite de raconter *la vie, sans mode d'emploi*.

MARIE-HELENE VOYER

MARIE-BERNADETTE DUPUY  
*Le rossignol de Val-Jalbert*  
Les Éditions JCL, Saguenay  
2009, 792 pages

À un moment même où s'amorçait au Québec la diffusion de *L'enfant des neiges*, pour le plus grand plaisir d'un lectorat enthousiaste et séduit, Marie-Bernadette Dupuy avait déjà décidé de donner une suite à ce roman. Or, pendant qu'elle rédigeait, le premier tome s'est taillé une place étonnante en France, où il a été reçu avec chaleur. Les Éditions France-Loisirs attendent même le second tome avec impatience.

On retrouvera avec joie dans *Le rossignol de Val-Jalbert* les

personnages d'Hermine et de Laura, à qui la vie ne ménage ni les épreuves, ni les doutes, ni les déchirements. Plusieurs autres acteurs du premier livre reviennent aussi en scène, dont certains qui n'étaient que figurants et qui acquièrent ici une dimension inattendue. C'est le cas notamment de la mère de Toshan, Tala, la louve.

Maintenant mère d'un petit garçon, Hermine ne peut se résoudre à la vie de recluse à laquelle on voudrait la confiner. Ses résolutions sont constamment ébranlées et elle ne continue pas moins à nourrir en secret son rêve de se produire sur scène, dans un opéra classique, rêve que son mari, Toshan, réproouve énergiquement. La jeune femme profite d'une absence du Métis pour tenter une escapade vers Québec, en vue de passer une audition. Le voyage tournera au cauchemar. Cependant, cette initiative lui permettra de prendre contact sans le savoir avec son père, surgi du passé, atteint de tuberculose et profondément marqué par la vie.

De son côté, Laura va épouser son amant, Hans, lorsque son mari, qu'elle croit mort, lui revient inopinément, ce qui l'oblige à modifier tous ses projets. L'homme, de surcroît, est détenteur d'un lourd secret qu'il croit bien gardé, mais qui reviendra à la surface de façon éclatante pour tout remettre en question à nouveau. On pourrait difficilement en révéler davantage sans spolie le lecteur de son plaisir de vivre le destin de ses héros.

L'intrigue se situe entre décembre 1932 et décembre 1934. Dans les années qui ont suivi la fermeture de l'usine, le village de Val-Jalbert a été déserté par la majorité de ses résidents et il prend de plus en plus les allures d'un village fantôme. Ceux qui restent encore n'y obtiennent qu'un minimum de services. En hiver, ils se terrent dans la nostalgie et la morosité. Une fois de plus, Dupuy élabore son roman sur un décor historique minutieux

## NOUVEAUTÉS

qui en étaye la vraisemblance. Elle sait pourtant doser adéquatement l'importance qu'elle accorde aux faits, de manière à ce qu'ils ne s'imposent pas trop fortement. Et, bien sûr, elle prend quelques libertés avec l'histoire.

Au moment où la rigueur cède le pas, l'imagination prend la relève, une imagination débordante qui est précisément la marque de commerce de l'auteure. Son récit ne connaît pas de temps morts. Il se fait intense du début à la fin des quelque 800 pages. Marie-Bernadette Dupuy joue de l'émotion comme d'un instrument familier, si bien que les sentiments constituent le cœur de l'action.

Comme ses autres romans, *Le rossignol de Val-Jalbert* s'adresse à un lectorat de masse. S'il n'a pas de prétentions littéraires, il a le mérite de la correction, de la précision et de la clarté. Il sait aussi éviter la

monotonie en variant constamment les structures de phrase.

CLÉMENT MARTEL

ANDRÉE FERRETTI  
*Bénédicté sous enquête*  
VLB éditeur, Montréal  
2008, 160 pages

Le nom d'Andrée Ferretti – associé depuis toujours à la cause de l'indépendance du Québec – est sans doute plus souvent relié à son engagement politique qu'à la littérature. Or, depuis près d'un quart de siècle, l'écriture est devenue une composante indissociable de son activité militante. Parallèlement à la publication de ses récits, essais et pamphlets, elle a d'ailleurs signé quelques œuvres de fiction dont *Bénédicté sous enquête*, un troisième roman, bâti autour d'une thématique pour le moins inusitée.

À la faveur d'un héritage inattendu, Sophie Bertrand, archiviste et latiniste, fait l'acquisition à Neuville d'un petit manoir tricentenaire ayant appartenu à l'un de ses ancêtres. Quatre ans plus tard, la réfection du toit de sa maison aboutit à la découverte inopinée d'un mystérieux coffret contenant huit fascicules rédigés en 1673 à Amsterdam. À l'instar de Sophie, nous voilà donc déjà bien accrochés... Accompagnée, comme il se doit, d'un fidèle ami, Sophie entreprendra dès lors la traduction de cet étrange manuscrit

paraphé d'un seul prénom : Bénédicte. Les réminiscences de Bénédicte, qui sa vie durant a dissimulé son identité sous une apparence masculine, fourniront à l'auteure l'occasion de pénétrer la communauté hébraïque européenne dans le sillage des humanistes qui ont forgé la pensée moderne.

La facette vulnérable du récit demeure sans doute les prémisses entourant la naissance de Bénédicte, sa mère ayant fait croire à son mari qu'elle avait donné naissance à un garçon – leurre permettant à sa fille d'accéder à l'éducation et à une plus grande liberté. Il semble plutôt invraisemblable que personne n'ait jamais flairé la supercherie et ce, malgré le fait que Bénédicte ait perdu sa mère à l'âge de cinq ans. Mais, comme nous l'apprendrons à la fin, l'auteure avait en quelque sorte les mains liées par son sujet, aussi vaut-il mieux esquiver l'écueil sans trop s'y attarder.

Ce roman, construit autour d'une énigme, témoigne de l'érudition de son auteure. Une érudition sans apprêt qui lui permet de nous guider avec aisance dans les dédales de l'histoire des religions et de la philosophie. Les derniers mots du livre réservent une surprise de taille au lecteur moyen. Toutefois, le fort en thème saura sans doute recouper les indices destinés à nous révéler l'identité de cette mystérieuse Bénédicte qui, par son discours et sa trajectoire, prend forme au fil des pages.

GINETTE BERNATCHEZ

BENOÎT GRENIER  
*Le secret d'Houdini*  
Les Éditions JCL, Saguenay  
2009, 362 pages

Si Benoît Grenier fait en 2009 une première apparition en tant que romancier, l'écriture ne lui est pas étrangère. L'auteur français s'intéresse depuis de nombreuses années au monde de la magie, ou plus précisément à celui de la prestidigitation. Il a

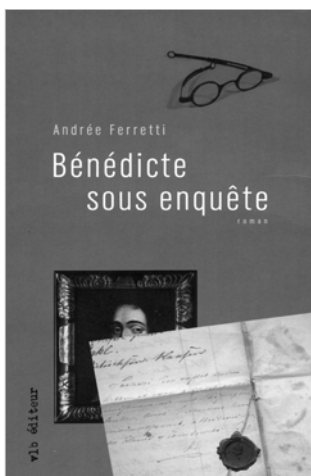
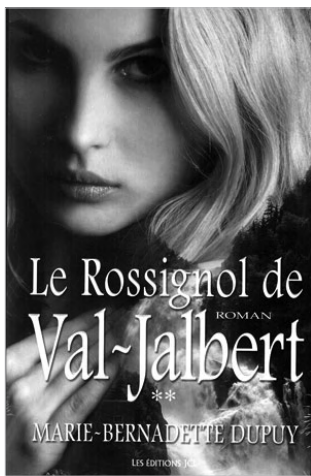
notamment publié une biographie de David Copperfield aux éditions Amalthée en 2008 ; il a aussi à son actif un certain nombre de monographies touchant la magie. Enfin, il a abordé d'autres sujets dans ses écrits et son travail de scénariste, de directeur d'écriture et de concepteur éditorial pour la presse, et la télévision lui donne encore l'occasion de créer.

Compte tenu des recherches qu'il a faites sur le sujet et des spécialistes qu'il a fréquentés pour écrire ses ouvrages, il en sait un bout sur les magiciens et illusionnistes. Il est donc tout à fait cohérent de le retrouver comme auteur d'une fiction mettant en scène des magiciens. Allan Bright est un de ceux-là. Mais s'il compte sur son habileté pour se tirer des situations les plus invraisemblables, si la seule magie blanche guide sa démarche, sa vie va néanmoins basculer un soir dans la magie noire et le fantastique.

Allan Bright a trempé dans l'illusion dès son enfance : son grand-père, qui a jadis été le bras droit de Harry Houdini, l'a initié à cet art dès son jeune âge et sa passion s'est vite développée. Il propose au public des tours de plus en plus sophistiqués. Mais voilà qu'un soir il ne parvient pas à surmonter les embûches qu'il a lui-même suscitées et il doit se résigner à mourir. Pourtant, sans savoir comment, il se retrouve dans les coulisses, sain et sauf.

Ce même soir, son grand-père est sauvagement assassiné, alors qu'il cherche précisément à contacter le jeune illusionniste. Cet événement change sa vision des choses, il en est bouleversé. Et c'est le début d'une quête qui mènera Bright dans des coins reculés de la planète aussi bien que dans des lieux mystérieux de Paris, qui le conduira aussi à sonder les abîmes de l'histoire où a pris naissance un sombre complot pour la domination du monde, que certaines organisations secrètes veulent reprendre à leur profit.

L'intrigue de *Secret d'Houdini* est riche de péripéties, de





## L'énigme du retour

Boréal, Montréal  
2009, 304 pages

C'est en quelque sorte un roman-poème que signe, avec *L'énigme du retour*, l'écrivain québécois d'origine haïtienne Dany Laferrière. Je dis roman-poème parce que l'auteur s'est donné comme défi d'y fusionner la prose narrative avec le haïku. Il le fait avec une prouesse remarquable, prouvant une fois de plus sa grande maîtrise de l'écriture. À preuve, le roman, publié également chez Grasset, jouit d'un accueil hors du commun en France où il a notamment remporté le prestigieux prix Médicis en novembre dernier. D'ailleurs, plusieurs critiques considèrent même *L'énigme du retour* comme le livre le plus achevé de Laferrière, le couronnement de vingt-cinq ans d'écriture.

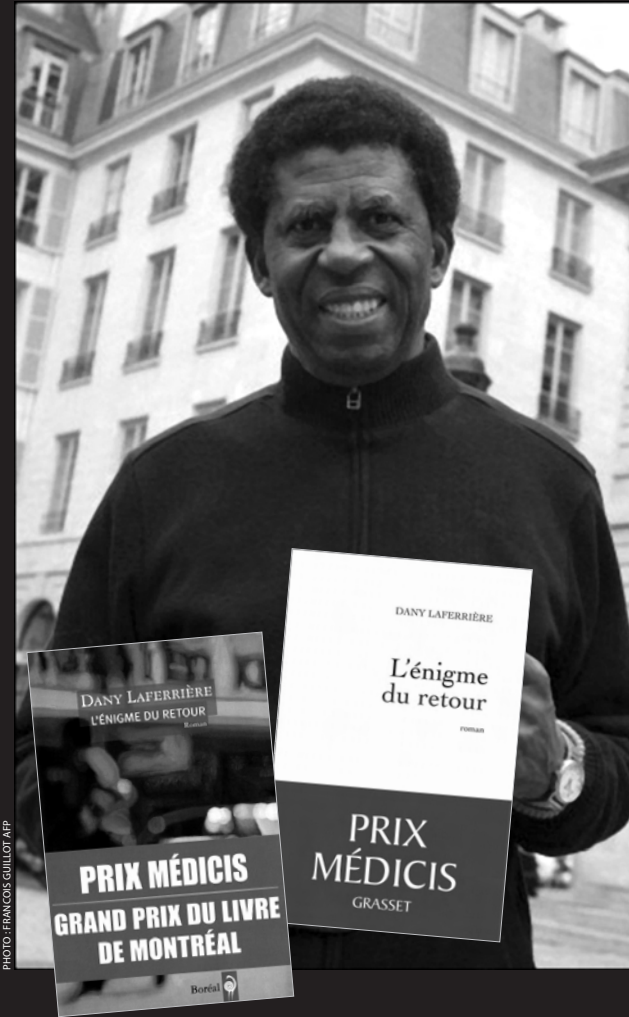
L'histoire s'ouvre sur un coup de fil reçu au beau milieu de la nuit, « l'appel téléphonique fatal / que tout homme d'âge mûr / reçoit un jour / Mon père vient de mourir ». C'est donc de cette manière que le narrateur, écrivain de métier, apprend le décès d'un père avec lequel il avait perdu tout contact, ce dernier s'étant depuis longtemps exilé à New York pour échapper à la dictature de Papa Doc. Et c'est pour se soustraire au fils de ce dernier, Bédé Doc, que le narrateur avait dû, quelques années plus tard, suivre le même chemin que son père. Vivant donc en exil à Montréal, il décide de rentrer en Haïti après trente-trois ans d'absence. Il entreprend ainsi son retour au pays natal, pour reprendre ces mots d'Aimé Césaire dont le recueil accompagne, comme un ami intime, le personnage dans tous ses déplacements.

Dans les longs préparatifs de départ qui constituent la première partie du roman, il se rend d'abord en voiture vers le nord, dans une dérive « sans destination », comme pour dire adieu au froid et à l'exil. Puis à New York, pour les funérailles de ce père dont il veut rapporter l'esprit (et non pas le corps) dans son village natal de Barradères, dans le sud d'Haïti.

Dans la seconde partie du livre, le voilà enfin à Port-au-Prince, dans une chambre d'hôtel depuis laquelle il observe la ville de son enfance, celle dont il a tant rêvé dans sa baignoire, à Montréal. Il doit annoncer le décès à sa mère, qui n'a jamais voulu quitter son pays, mais qui a toujours continué d'aimer le père à distance, vivant ainsi malgré elle dans une sorte d'exil. Il y retrouve aussi un jeune neveu qui porte le même nom que lui et qui, tout comme lui, veut quitter cette île détruite et devenir écrivain. Mais surtout, le narrateur parcourt l'île, tant par le voyage que par le regard, et nous entraîne ainsi avec lui dans son périple teinté d'ombre et de lumière.

« Si, dans *Je suis un écrivain japonais*, Dany Laferrière s'était donné pour but de vider le concept d'identité de tout son contenu, il poursuit ici l'objectif contraire », nous annoncent les éditions Boréal. Du Japon, Laferrière semble en effet n'avoir conservé que les haïkus. Il semble aussi avoir délaissé le ton provocateur qu'on lui connaît habituellement pour une voix de la sagesse et de la maturité, affichant ainsi un paradoxe plutôt intéressant dans sa démarche d'écriture. Dans une ambiance intime, tamisée, l'auteur nous livre des pages touchantes, pleines de contrastes entre le nord et le sud, le passé et le présent. Laferrière y ajoute des réflexions sur la descente aux enfers du peuple haïtien, sur la faim, la violence et l'exil. Et ses mots, porteurs d'images et de poésie, vont droit au cœur.

ALEX NOËL



*Dans une ambiance intime, tamisée, l'auteur nous livre des pages touchantes, pleines de contrastes entre le nord et le sud, le passé et le présent. Laferrière y ajoute des réflexions sur la descente aux enfers du peuple haïtien, sur la faim, la violence et l'exil. Et ses mots, porteurs d'images et de poésie, vont droit au cœur.*

rebondissements, d'exotisme et de situations dramatiques. Les descriptions sont élaborées avec soin, elles renseignent opportunément le lecteur sans le lasser. L'auteur fait preuve de beaucoup d'imagination, ainsi que d'une grande rigueur dans l'utilisation qu'il fait des données historiques.

Ce premier roman pourrait bien être le premier d'une série, selon l'impression qu'on en a lorsqu'on arrive à la dernière page. Non pas

que le lecteur soit insatisfait de ce qu'il a reçu, mais certains mystères qui demeurent appellent une suite.

CLÉMENT MARTEL

ÉRIC HOLDER

*Bella Ciao*

Seuil, Paris

2009, 149 pages

Depuis que Holder a déménagé ses pénates dans le Médoc, il reprend des thèmes de la vie rurale et maritime. Rappelons-

nous *La Baigne* (2007), où l'héroïne est entraînée au large par le courant du même nom. Ici, le protagoniste veut se noyer, mais est rejeté par la mer. Elle ne veut pas de lui, et pour cause. Il est alcoolique et sur le point de tout perdre : l'amour de sa femme Myléna, qu'il adore, l'estime de ses enfants, des amis, mais, surtout, son métier d'écrivain. Depuis qu'il boit, il ne produit plus rien. Quand Myléna lui dit qu'elle en a assez, il est brutalement confronté à la

réalité et veut mourir. Quand il revient à lui, il n'ose plus retourner à la maison ; pendant l'hiver, il se fait gardien d'une petite villa et cherche du travail afin de survivre. C'est un agriculteur-viticulteur qui l'embauche. Pour la première fois de sa vie, cet homme se prête aux travaux manuels, les plus durs qui soient, ceux qui mettent les mains en sang, déchirent, causent de profondes blessures. Il est vaillant, même s'il continue à boire. De loin, il suit la vie de sa

## NOUVEAUTÉS

femme et se rend compte qu'il vient de perdre le paradis. Ce travail dans les vignobles apporte au quinquagénaire une certitude : il fera tout pour reconquérir Myléna. Il réussit, arrête de boire, recommence à écrire.

Sous la plume de n'importe quel autre écrivain, cette histoire aurait pu prendre des teintes de rose ou de mauve. Pas chez Holder, dont on connaît et admire l'art de l'ellipse, la concision dans la description, l'exposition d'une situation apparemment inextricable, les dialogues réduits à l'os, les trames parallèles qui s'entrecroisent avec la principale. Un bref extrait, où l'écrivain présente deux ouvriers sous le fouet du même patron, suffit pour illustrer l'efficacité de cette écriture : « Ils ont respectivement dix-huit et vingt ans. Tous deux me dépassent d'une tête. Leur regard franc, les phrases soupesées avec soin, leur présence massive, tranquille, attendrie par un brin de timidité, disent les enfants et petits-enfants d'agriculteurs. Ils sont par ailleurs cousins » (p. 118). Brièveté magistrale, la marque de commerce de Holder.

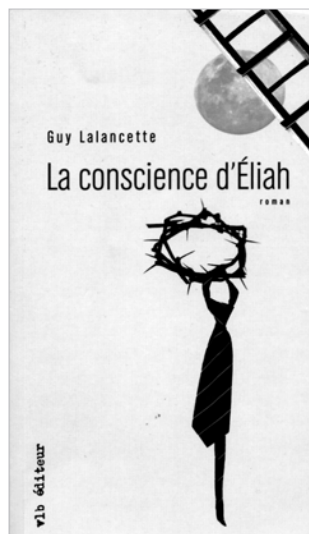
L'auteur est connu pour avoir été un grand buveur ; la presse française s'est moquée pendant un temps de lui. Il a démenagé dans le Médoc pour y dégriser. Elle n'en parle (presque) plus. Contrairement à son personnage romanesque, Holder n'a jamais arrêté d'écrire, ses livres ont été acclamés par la critique, ses lecteurs lui sont fidèles. Cette histoire de rédemption, empreinte de pudeur, d'amour pour sa femme, ses enfants, son pays, est percutante de par sa concision. Holder ne lève jamais l'index moralisateur, mais il montre une menace devant laquelle personne n'est à l'abri.

HANS-JÜRGEN GREIF

GUY LALANCETTE  
*La conscience d'Éliah*  
VLB éditeur, Montréal  
2009, 193 pages

Après *Un amour empouillé* (2004), finaliste au prix du Gouverneur général et au Prix France-Québec, Guy Lalancette récidive avec *La conscience d'Éliah*, un roman qui témoigne de l'intolérance de notre société. Éliah, c'est Éliah Pommovsky, un jeune enseignant de la petite ville de Grimley, qu'une infirmière, Valérie Lambres, son épouse d'une nuit, a trouvé agonisant au pied de l'immense réservoir, sorte de château d'eau, de cette municipalité. A-t-il tenté de mettre fin à ses jours ou a-t-il été victime d'une agression ? C'est par petites touches, toutes plus intenses et plus émotives les unes que les autres, que le lecteur apprendra la vérité dans un monde où le mensonge est roi.

L'histoire, rapportée en alternance, est relatée par analepses privilégiant deux dates importantes : celle du 23 décembre 1964, une journée tragique au pensionnat de Torrent, une institution comme il en existait des centaines au Québec avant le *Rapport Parent* et la réforme du système scolaire au Québec sous le règne des Libéraux de Jean Lesage, et celle du 23 décembre 1973, à Grimley, village natal qu'Éliah avait fui, après que son père eut assassiné sa mère, et où il est revenu après un mariage raté et un scandale non éclairci qui l'avait mêlé à une histoire d'agression sur un jeune garçon. La première tragédie relate la lente agonie de Gabriel Blanc, un nouveau pensionnaire, amant d'Éliah, à qui des élèves intolérants, déguisés en véritables brutes, ont tendu un piège dans un petit boisé, non loin du collège, forçant même Éliah à participer à cette espèce de massacre, qui n'est pas sans rappeler la passion du Christ et, dans le rôle de l'amant, à la trahison de Judas, le traître. Point étonnant qu'Éliah, depuis cette



soirée tragique, soit obsédé par les remords, encore plus intenses à la lecture de la lettre que Gabriel Blanc, l'archange, ait adressée à sa mère, en 1973, quelques jours avant sa mort dans laquelle il avoue son amour pour Éliah, et qu'elle lui fait parvenir, alors qu'elle se prépare à mourir.

Lalancette, comme il l'a déjà fait dans ses œuvres antérieures, explore les sentiments et les pulsions qui animent des jeunes enfermés dans des pensionnats où ils ont peine à se faire valoir en raison des règlements qui les empêchent de se réaliser pleinement, voire de vivre tout simplement. Les rivalités entre élèves obligés de se rencontrer quotidiennement, l'isolement dans un univers clos, les blessures morales qui conduisent Éliah à s'automutiler, les amours interdites, l'indifférence des uns et des autres, tout dérange dans ce monde où dominent les préjugés et l'intolérance.

*La conscience d'Éliah* est un roman majeur, l'un des grands romans publiés en 2009, et il confirme le talent de cet auteur, double lauréat des prix littéraires Radio-Canada (2007-2008). Grâce à une écriture d'une grande intensité, d'une rare émotivité, Lalancette bouleverse ses lecteurs, que l'on souhaite nombreux, et qui seront, comme moi, dérangés par des scènes troublantes, à la limite

du supportable, qui ne laisseront certes personne indifférents. Avec ce roman de grande qualité, tant littéraire que formelle, Lalancette dénonce la société dite de la Grande Noirceur.

AURÉLIEN BOIVIN

MONIQUE LARUE  
*L'œil de Marquise*  
Boréal, Montréal  
2009, 381 pages

Par hasard, j'ai relu le recueil d'essais de Monique LaRue, *De fil en aiguille* (2007), peu de temps avant d'entamer *L'œil de Marquise*. D'où l'effet de déjà-vu : dans ses essais – lumineux, intelligents, raisonnés, solides – LaRue offre assez d'aspérités pour que nous ayons envie d'en discuter. Elle y parle abondamment de la nouvelle société montréalaise (pas québécoise), ce *melting pot* de plus de quarante langues, voire ethnies, cette fusion exemplaire (dont on peut douter) entre les « pure laine » et les immigrants. Le roman que voici en est une illustration.

Marquise Cardinal écrit des livres pour enfants. Elle a épousé Salomon Simon, psychiatre, un homme posé, calme, souriant, qui l'aime profondément. Marquise (sa mère s'appelait Reine) ne pouvait tomber mieux, puisqu'elle se trouve coincée entre deux frères ennemis : Louis, médecin, et Doris, concepteur de jardins et d'arrangements floraux. Le premier se situe dans la ligne de pensée du père, du grand-père, tous nationalistes, indépendantistes, brimés par ceux qui détiennent le pouvoir économique, et va jusqu'à conduire un terroriste d'origine belge (les Belges connaissent la haine de l'autre) qui pose une bombe. Lors de l'explosion, un brave père de famille est tué, un innocent. Le fils de sa veuve devient un grand artiste ; il voue sa vie à ce qu'on n'oublie pas cet acte insensé. Doris est fédéraliste, peut-être moins par conviction que pour contredire l'aîné. Louis a épousé une Anglaise d'un quartier huppé,

photographe, qui le quitte vingt ans plus tard ; Doris ne semble pas trop savoir sur quel pied danser et s'éprend d'une ravissante Mexicaine. Contre son gré, il devient père, abandonne sa belle *latina* et révèle sa vraie nature en partageant sa vie avec l'artiste. La fille de Louis, dont la mère vient de mourir accidentellement la veille de la rétrospective de son œuvre, jeune femme brillante, rebelle, tombe amoureuse d'un informaticien, se marie, donne naissance à une fille, alors que Salomon est assassiné par un de ses patients. Ce qui ne constitue pas la fin de cette histoire, car le temps continue son tricotage, les Parques veillent...

Ce que LaRue avait si brillamment analysé dans ses essais revient ici sous forme romanesque. Le problème de ce livre se situe justement là : peu à peu, le texte se fait sec et, malgré les constructions sophistiquées des situations, revirements, fausses surprises, émotions supposément vécues par les personnages, l'auteure ne parvient pas à en transmettre l'intensité. « Un écrivain n'est pas un auteur. Un écrivain est une écriture », disait LaRue au début de ses essais (p. 14). Elle avait raison, car ce roman se lit en bonne partie comme une suite d'argumentations sur la coexistence de francophones et d'allophones, le fait français, l'histoire du FLQ, les accommodements raisonnables, la liberté accordée

aux homosexuels, etc. Il s'agit d'une histoire de Montréal après le milieu des années soixante, assaisonnée d'exemples épicés dont le dosage aurait gagné en efficacité lors d'un travail éditorial plus attentif. Le plus grave défaut du livre : ce qui aurait pu se déployer comme un roman de l'actualité de la vie montréalaise, sur fond historique, glisse vers l'illustration de statistiques, avec la lourde main de l'Histoire. C'est le ton qui change au fil du livre et avec lui, l'écriture. La quatrième de couverture nous propose « le tableau le plus précis, le plus coloré et le plus juste de l'extraordinaire métamorphose par laquelle une société jadis si tranquille et si homogène s'est transformée en cette vaste tour de Babel ». Oui, ce livre donne l'heure juste sur Montréal. Mais il n'est guère un « roman d'amour, d'aventures, un roman social », comme l'annonce l'éditeur. Dommage. La raison a eu le dessus, au détriment du cœur.

HANS-JÜRGEN GREIF

JEAN LEMIEUX  
*La mort du chemin des Arsène*

La courte échelle, Montréal  
2009, 453 pages

Jean Lemieux, qui écrit aussi pour les jeunes, est en train de se tailler une place enviable dans le secteur du polar. Dans *La mort du chemin des Arsène*,

on retrouve le sergent-détective André Surprenant, le héros d'*On finit toujours par payer*, paru en 2003, qui s'apprête à quitter son poste à la Sûreté du Québec des Îles-de-la-Madeleine pour prendre une retraite bien méritée dans la grande ville. Mais voilà que, quelques jours avant son départ, il apprend la mort suspecte de Romain Leblanc, un violoniste dont la renommée a dépassé depuis longtemps les frontières des Îles. Si d'aucuns croient à un suicide, le sergent-détective chargé de l'enquête est rapidement convaincu qu'il s'agit bel et bien d'un meurtre que l'on a tenté de maquiller en suicide. Plusieurs indices qui n'échappent à un fin limier tel que lui ne tiennent pas la route. Aussi, bien appuyé par sa ravissante collègue, Geneviève Savoie, avec qui il a entretenu une liaison qui a détruit son mariage, et jumelé à un autre enquêteur venu du continent, qu'il ne blaire pas, il se lance à corps perdu dans l'enquête avec la promesse de rendre des comptes à son supérieur, Hubert Dépelteau, dit Mag Dog. En quelques jours, il croise sur son chemin une galerie de personnages, dont un ministre, un cinéaste, une dame de télé, un accordéoniste, le frère et l'ex-épouse de la victime, tour à tour suspectés du crime. Car le ministre a avoué s'être absenté de la fête qu'il donnait à sa résidence, peu après le départ du violoniste, que le cinéaste avait embauché pour figurer dans un documentaire dont il vient de terminer le tournage. Sans parler du frère de la victime, qui, après avoir appris qu'il a été déshérité, a décidé de revenir s'installer aux Îles, et l'ex-épouse du musicien qui ne semble pas avoir l'âme en paix. Le brave Surprenant doit démêler tout cela et parviendra, grâce à son flair mais aussi à son talent, à découvrir le coupable.

Lemieux, il faut l'avouer, a le sens du suspense et sait ménager l'intérêt de ses lecteurs en dévoilant au compte-gouttes les indices, tout en s'inspirant des us

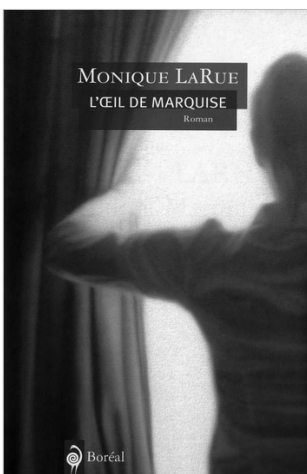
et coutumes, voire de la parlure ou du langage coloré des Madelinots. Conflits familiaux, conflits matrimoniaux, rivalités, secrets bien gardés, amours difficiles du sergent-détective, tout y est pour plaire aux amateurs du genre. Souhaitons que, rendu en ville, le brave limier ait encore la chance de nous démontrer son talent, une fois guéri des fantômes qui l'obsèdent encore depuis la mort tragique de son père, son divorce et sa rupture avec son ex-maîtresse.

AURÉLIEN BOIVIN

MICHÈLE LESBRE  
*Sur le sable*  
Héliotrope, Montréal  
2009, 135 pages

Le roman bref fait fureur, et Héliotrope a la main sûre pour dénicher ceux qui vous donnent l'impression d'avoir lu des centaines de pages, tant ils sont denses. Avec ce onzième livre de Michèle Lesbre, presque inconnue de ce côté de l'Atlantique, la maison d'édition a visé juste : après la lecture de *Sur le sable*, on en sort abasourdi. Ici, l'art de la narration est poussé à un rare degré de perfection.

Une femme a fui Paris pour mettre de l'ordre dans ses idées et dans sa vie. Elle vient de quitter son amant, personnage sorti tout droit d'un roman de Modiano (les œuvres de cet auteur sous-tendent le récit). Une nuit, sur la plage, elle voit une maison en flammes et, non loin de là, l'homme qui y a mis le feu. Il lui livre quelques éléments qui l'ont poussé à poser cet acte. Comme ailleurs chez Lesbre, les femmes savent écouter. Ici, quelque chose d'étrange se produit : pendant qu'elle entend cette confession d'un inconnu qui, enfant, a brièvement rencontré une belle adolescente qui s'est noyée au large le même après-midi, la narratrice fait appel à sa propre mémoire. Un de ses amis, Giorgio, s'est suicidé après l'attentat à la bombe à Bologne au début des



## NOUVEAUTÉS

années 1980, une réaction de la Droite aux agissements des Brigades Rouges. S'établissent des souvenirs parallèles : la disparition d'êtres chers, inoubliables, la vie des protagonistes qui bascule à la suite de cette césure, avec Bologne comme point focal, puisque l'homme de la plage y habite un hôtel. Quand celle qui a écouté son récit tente de l'y retrouver, il a disparu. « Cela n'avait aucun sens et ne racontait rien. On croit que les histoires se déroulent avec une sorte de logique, un début et une fin, on fait semblant de ne pas savoir qu'elles sont là tout entières depuis le début, avec leur commencement et leur chute. Mais il faut se mentir un peu » (p. 111). Tout le monde sait qu'après coup, nous arrangeons le passé, mais ici, l'auteure nous amène, avec la finesse qu'on lui connaît, à établir les liens entre cet homme anonyme et la vie de cette femme, marqués tous les deux par un seul glissement, une chute qui les réduisent en épaves tournant sur elles-mêmes, à la dérive, au gré des courants.

La narration se fait insistante, malgré le ton en sourdine, avec un vocabulaire simple, mettant l'accent non pas sur les mouvements de l'âme comme on pourrait s'y attendre mais sur les « hasards » de la vie. Nous comprenons que le gratuit n'existe pas et que nous suivons des chemins tracés à l'avance par un destin que nous ne comprendrons pas.

Ce livre pourrait passer pour une autofiction magnifiquement pensée et travaillée, inquiétante, où le monde est mis à l'envers et montre son absurdité. Sur le plan littéraire, il s'agit d'une trouvaille.

HANS-JÜRGEN GREIF

JACQUES POULIN  
*L'anglais n'est pas  
une langue magique*  
Leméac / Actes Sud,  
Montréal et Arles  
2009, 155[2 ] pages

Le dernier roman de Jacques Poulin, *L'anglais n'est pas une langue magique*, est un autre petit chef-d'œuvre de douceur et de tendresse qui rappelle *La tournée d'automne* et *La traduction est une histoire d'amour*. Le romancier a confié la narration à Francis, « le petit frère » de Jack, un lecteur professionnel, mais ce dernier préfère « lecteur sur demande », parce que les initiales font LSD et que, pour lui, « la lecture est une drogue » (p. 19), une forme de thérapie. Aussi se déplace-t-il auprès de personnes qui réclament ses services : un jeune garçon en attente d'une grave opération, une jeune fille, Limoilou, celle qui s'est ouvert les veines, dans le roman précédent, dont on voit d'ailleurs les cicatrices à ses poignets, à une autre dans le coma des suites d'un accident de moto... S'il choisit parfois de lire à sa clientèle des romans de son frère qui, à ses yeux, obtiennent beaucoup de succès, contrairement à ce que croit Jack, toujours aussi pessimiste et sévère à l'égard de ses propres romans, il lit au jeune garçon *Le tigre et sa panthère* de Guy de Larigaudie, un roman de la collection « Signes de piste », qui a fait les délices des adolescents à une certaine époque. À la jeune fille dans le coma, il lit *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme, un livre fétiche de Poulin et de Jack, son double. Pour Limoilou, il a préféré *Far West* de Lewis et Clark, livre dont Jack s'est servi pour le roman qu'il est en train d'écrire – celui que l'on lit – sur la conquête de l'Amérique en français, une langue magique celle-là, contrairement à l'anglais, comme le précise le titre. À la suite de *Volkswagen blues*, roman que la critique a qualifié de « grand roman des Amériques », ce nouveau roman rappelle quelques exploits, devenus

presque légendaires, des premiers explorateurs français de ce vaste continent qu'ils ont parcouru en tous sens par goût d'aventure et de liberté, et qu'ils ont nommé en français.

Francis, qui est aussi le neveu du Chauffeur, dans *La tournée d'automne*, ne manque pas, entre deux lectures, d'entretenir le lecteur de la réclusion de Jack, isolé au douzième étage d'une tour d'habitation du Faubourg Saint-Jean, préoccupé par l'écriture d'un roman qui lui donne toutes sortes de difficultés car, devenu vieillissant, comme dans *Les yeux bleus de Mistassini*, il a « des trous de mémoire » (p. 20). Aussi l'heure est-elle pour lui à l'urgence, car « il estimait n'avoir que peu de temps à vivre. Son roman sur l'Amérique française était son dernier combat. Sa bataille des Plaines d'Abraham (p. 91) ». Souffrant toujours d'un mal de dos chronique, il réussit toutefois son pari, même s'il a l'impression « de n'avoir écrit que des choses insignifiantes » (p. 117) pour meubler sa solitude depuis que sa femme l'a quitté « pour aller s'installer avec un homme plus jeune » (p. 119), confiance qu'il a déjà faite dans ses romans précédents. Il a presque terminé la rédaction quand il trouve enfin le titre, une phrase que Francis a prononcée un jour devant lui, un « drôle de titre » selon Marine, la traductrice déjà rencontrée dans un autre roman. Mais il y tient, à ce titre, car « la langue magique était le français, qu'il le montrait dans son livre et que [Francis] en faisai[t] la preuve avec [s]es séances de lecture » (p. 145). L'intrigue prend fin dans la vieille ville, après s'être déplacée sur l'île d'Orléans. Accompagnée de Francis, Limoilou abandonne quelques livres dans des endroits publics dans l'espoir qu'ils aident des personnes en détresse. La lecture est devenue pour elle aussi une thérapie.

*L'anglais n'est pas une langue magique* est un roman d'une grande qualité formelle, comme les autres œuvres de l'auteur qui

a su rejoindre un vaste public, des deux côtés de l'océan et à travers la Francophonie. On ne peut nier que les mots peuvent soigner bien des maux, car ils ont, chez Poulin, une valeur thérapeutique certaine. À lire pour le plaisir, pour la musique, pour l'amour que le romancier porte à la langue française qui a su nommer l'Amérique.

AURÉLIEN BOIVIN



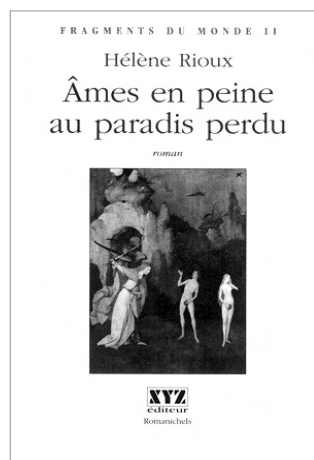
HÉLÈNE RIOUX  
*Âmes en peine au paradis perdu*  
XYZ, Montréal  
2009, 278 pages

Vous n'avez pas encore lu le premier volet de cette saga qui en comprendra quatre et qui tourne autour d'un restaurant bas de gamme, *Le bout du monde* ? Là où l'on mange la meilleure poutine et un sensationnel pouding au chômeur dans l'est de Montréal ? Qu'à cela ne tienne : dans le second tome, vous rencontrerez les mêmes personnages ou presque, car certains sont morts dans des accidents, et vous aurez droit à une nouvelle version d'un casse-tête magnifiquement compliqué et simple à la fois. À vous de trouver ce qui relie tout ce monde qui, en apparence du moins, n'a pas d'autre lien que celui où ils aboutissent tous, justement au *Bout du monde*. Ce n'est pas innocemment que l'auteur a donné à sa série le titre *Fragments du monde*. N'ayez crainte, il ne s'agit pas d'un roman post-moderne, fractionné à souhait, avec des signes placés ici et là, mais d'un roman superbement construit, avec des caractères qui, à première vue, n'ont rien d'exceptionnel, mais grattez un peu, aidés en cela par Hélène Rioux, et vous découvrirez le fond d'un monde que vous n'auriez pas cru possible.

Ce restaurant est avant tout le lieu de rencontre de chauffeurs de taxi. S'y ajoutent une ex-danseuse nue, un critique de théâtre et une femme parcourant le monde à la recherche d'endroits et de recettes sortant de l'ordinaire pour rédiger ses livres de critique gastronomique, pour n'en nommer que quelques-uns. Dans un chapitre, nous apprenons, dans un cottage du Devonshire, comment fabriquer des best-sellers, une des scènes les plus hilarantes (et des plus énigmatiques aussi) du livre. Un homme et sa sœur écrivent toujours le même livre sans que les lecteurs s'aperçoivent de la supercherie. Fatigués de rabâcher

des intrigues amoureuses plus ou moins identiques, ils engagent deux « nègres » pour amener des idées nouvelles (l'un des deux futurs auteurs est justement une Noire). Ne révélons rien de la fin de ce chapitre (le 9<sup>e</sup>), comme il ne faut pas trop parler de ce critique qui soupe avec sa maman dans un restaurant new-yorkais et étale devant nous le vide total de sa pensée tout en étant d'un drôle renversant, un Oscar Wilde à l'envers (3<sup>e</sup> chapitre). Ou la course folle de cette femme qui cherche, à minuit, un restaurant pas comme les autres et qui interromp une scène qui nous ramène au début du roman. Ce qui signifie que les péripéties des différentes composantes de cette œuvre se jouent dans la même soirée, avec des retours en arrière, des réflexions cocasses, des engueulades enregistrées sur le vif, la plongée dans des milieux huppés ou humbles.

Après la lecture de ce deuxième volet, vous aurez envie de lire le premier. Mais avant tout : vous attendrez avec impatience la suite. N'allons pas jusqu'à dire qu'il s'agit dans ce projet énorme, aux défis vertigineux, d'un *Harry Potter* à la québécoise. Loin de là. La magie opère de façon très différente sur chacun de nous. Disons simplement que Rioux possède non seulement l'art de tisser un filet dont les composantes s'appellent... Dante, Gainsborough, un tueur en série, une émission populaire de télé, mais elle nous



captive, sait nous faire saliver, coupe le contact au bon moment en nous disant : « À la prochaine. D'ici là, patience, et ne désespérez pas. La suite s'en vient ».

HANS-JÜRGEN GREIF

PATRICK SENÉCAL  
*Hell.com*  
Alire, Lévis  
2009, 557 pages

*Hell.com* raconte l'histoire de Daniel Saul, milliardaire affamé de sensations nouvelles, qui mène une vie trépidante employée à engranger les contrats lucratifs (et pas toujours moraux), à jouir de son argent aussi bien que de la sexualité libre et débridée qu'il pratique avec Marie, une de ses employées, mais aussi celle des couples échangistes. Quand il renoue avec Martin Charron, spectre émergeant de ses années d'études secondaires, Saul est mis en contact avec le site *Web Hell.com*, où on lui promet de décupler sa jouissance de la vie. Mais à quel prix ?

*Hell.com* rappelle, à bien des égards, *Le vide*, qui avait mérité à l'auteur de romans à suspense le plus lu au Québec le prix Saint-Pacôme du meilleur roman policier, en 2007. Cette lassitude des riches, cette recherche de sensations fortes toujours renouvelée ainsi que cette critique avouée, sans subtilité, du mal-être et du *vide*, justement, qui rongent

la société contemporaine, sont des thèmes recyclés dans ce nouveau roman-fleuve. On sent Sénécal exaspéré par ce qu'il observe autour de lui, et s'il s'en prenait à la télé-réalité dans son œuvre précédente, c'est aux dangers et à l'absence de limites morales d'Internet qu'il s'attaque cette fois.

C'est dans la seconde portion du roman, véritablement, que Sénécal est à son meilleur – précisément quand il délaisse la critique sociale pour s'adonner à ce qui a fait de lui un auteur à succès : la mise en scène d'un scénario haletant, la relation à un rythme effréné des efforts que déploie Saul pour retracer et sauver, ultimement, son fils Simon, qui se retrouve impliqué dans les activités illicites et immorales organisées par le site *Hell.com*.

Voilà un roman qui est meilleur, selon moi, que *Le vide*, et il faut s'attendre à ce qu'il reçoive lui aussi sa part de dithyrambes. Si la première partie semble piétiner par moments, la seconde rappelle ce Sénécal dont on a eu du plaisir à lire les idées tordues (et franchement cruelles) dans *Aliss* et *Oniria*.

STEVE LAFLAMME

SHANE STEVENS  
*Au-delà du mal*  
Sonatine, Paris  
2009, 759 pages

Le roman *By Reason of Insanity* de Shane Stevens était, aux dires des éditions Sonatine, marqué par une certaine malédiction, qui avait empêché jusqu'au printemps 2009 la traduction française de cette brique de plus de 700 pages. Trente ans après sa publication originale aux États-Unis, *Au-delà du mal* envahissait les librairies francophones l'été dernier. Et s'il faut en croire les libraires, ce fut un succès. Il faut dire que quiconque peut jouir de l'encensement de James Ellroy et de Stephen King en quatrième de couverture semble destiné au succès...



*Au-delà du mal* raconte l'histoire de Thomas Bishop, un personnage qui illustre bien la manière dont la société a le (triste) pouvoir de produire des monstres. Ayant grandi avec une mère monoparentale violente, alcoolique et prostituée, Bishop est interné à l'âge de 10 ans après avoir assassiné celle qui l'a mis au monde. Au début de la vingtaine, le jeune homme s'évade de prison et, après avoir fomenté un coup bien réfléchi – au cours duquel il tue son partenaire d'évasion et se fait ensuite passer pour lui –, entreprend un sinistre parcours meurtrier qui l'entraînera de la Californie à la Floride, à Chicago puis à New York.

Le roman de Stevens fait figure d'ancêtre, en quelque sorte, du roman de tueurs en série, bien avant que ne soit connue la notion de profilage criminel, et presque une décennie avant qu'apparaisse l'archétype d'un de mes romans de criminologie préférés, *Le silence des agneaux*. Si Stevens allait effectivement influencer même le maître James Ellroy (le roman de ce dernier intitulé *Un tueur sur la route* reprend à peu de choses près le modèle de celui d'*Au-delà du mal*, dans lequel on assiste à

la cavalcade sanglante d'un fou furieux), le personnage de Bishop allait, lui, inspirer la création du célèbre Hannibal Lecter.

Par contre, il faut avouer que je suis ressorti déçu de cette lecture. Peut-être m'attendais-je à avoir accès à plus de notions reliées à la criminologie – psychologie criminelle, victimologie, etc. Peut-être aussi manque-t-il dans ce roman un crescendo de tension, qu'on attend jusque dans les cent dernières pages. (Trop) longtemps le lecteur a l'impression d'assister à la répétition d'un même scénario : Bishop séduit une femme, qu'il fréquente quelque temps avant d'ultimement lui faire la peau. L'œuvre s'apparente en ce sens à une longue partie de *Scotland Yard*, ce jeu de société où Monsieur X doit fuir la police le plus longtemps possible.

Le commentaire de Stephen King, mentionné en quatrième de couverture, indique que ce roman fait état de ce qu'est le mal absolu. J'aurais voulu le voir, moi aussi. Soit, *Au-delà du mal* a été écrit bien avant que ne déferle la vague des romans de *serial killers*, avant qu'on décèle les rouages habituels de ce type de polar très prisé, trente ans plus tard. N'empêche : Thomas Bishop n'exsude pas le tiers du charisme et de la méchanceté de meurtriers célèbres qui sont passés après lui au cinéma et en littérature.

STEVE LAFLAMME



## SCOLAIRE

JOAQUIM DOLZ, ROXANE GAGNON et SIMON TOULOU  
*Production écrite et difficultés d'apprentissage*  
Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Genève  
2008, 122 pages  
(Coll. « Carnets des sciences de l'éducation »)

Ce court ouvrage s'adresse en premier lieu aux étudiants en sciences de l'éducation, mais son contenu permettra aux enseignants de français du secondaire comme du primaire de réfléchir à leurs pratiques d'enseignement de l'écriture et peut-être de les renouveler.

Les auteurs rappellent l'importance d'enseigner l'écriture à partir de situations réelles : « L'écriture ne s'apprend pas en général, mais en fonction des textes à produire et des situations de communication dans lesquelles ces textes sont mis en pratique » (p. 16). Pour y parvenir, il s'agit pour l'enseignant de retrouver les éléments caractéristiques du genre à enseigner en observant plusieurs. Ce travail l'amènera à prévoir les difficultés qu'éprouvent les élèves dans l'écriture dudit genre. Les auteurs rappellent que chacune des dimensions – sociales, psychologiques et langagières – de l'écriture peuvent poser problème aux élèves.

Dans le troisième chapitre, les auteurs montrent que les genres regroupent les textes en fonction d'éléments formels récurrents, observables par les élèves. En comparant divers genres, les élèves font ressortir les caractéristiques de chacun. Aussi, les connaissances acquises pour l'écriture d'un genre sont-elles transférables à tout autre genre ayant des caractéristiques semblables.

Les derniers chapitres indiquent comment travailler concrètement l'écriture en classe. Pour analyser les productions écrites des élèves,

l'enseignant cerne tout d'abord les objectifs prioritaires du programme pour l'année scolaire, puis construit une consigne d'écriture précisant le genre à produire. C'est à partir de ces éléments qu'il développe avec les élèves une grille critériée leur permettant de s'autoévaluer et d'évaluer leurs pairs.

On propose ensuite des méthodes de révision et de réécriture : lecture collective, démarche d'autocorrection, révision croisée, etc. On propose de faire alterner des tâches de productions partielles ou complètes avec des tâches décontextualisées, telles que compléter des textes lacunaires, répondre à des questions à choix multiples, réécrire des passages précis, etc., pour travailler des aspects donnés de l'écriture.

Dans les deux derniers chapitres sont étudiés deux textes narratifs et deux textes argumentatifs rédigés par des élèves afin de déterminer les notions et procédures qui posent problème – et qui doivent donc faire l'objet d'un enseignement spécifique. Pour chacun de ces objets d'enseignement, des activités et des séquences didactiques adaptées sont suggérées : casse-tête pour reconstruire l'organisation d'un texte, analyse de chaînes anaphoriques, variation du temps des verbes dans un texte... Bref, ces chapitres montrent bien qu'un travail sur les dimensions de l'écrit est nécessaire et que l'évaluation de la qualité d'un texte se fait d'abord à partir des diverses caractéristiques du genre produit.

*Production écrite et difficultés d'apprentissage* constitue une bonne synthèse des recherches récentes sur l'enseignement de l'écriture. À sa lecture, on voit bien que la maîtrise de l'écriture dépasse largement celle de l'orthographe et des accords, et qu'il doit en être autant pour son enseignement.

HÉLÈNE PARADIS